

UNIVERZITA PALACKÉHO V OLMOUCI

Filozofická fakulta

DIPLOMOVÁ PRÁCE

2024

Dominik Nagy

UNIVERZITA PALACKÉHO V OLOMOUCI

Filozofická fakulta

Katedra romanistiky

**Écrire son homosexualité :
les thèmes dans les autofictions et les récits autobiographiques des
auteurs contemporains**

Diplomová práce

Autor: Bc. Dominik Nagy

Vedoucí práce: Mgr. Jan Zatloukal, Ph.D.

Olomouc

2024

Zpracování diplomové práce bylo umožněno díky účelové podpoře na specifický vysokoškolský výzkum udělené Ministerstvem školství, mládeže a tělovýchovy ČR Univerzitě Palackého v Olomouci (IGA_FF_2024_011).

Prohlašuji, že jsem tuto magisterskou diplomovou práci vypracoval samostatně pod odborným vedením Mgr. Jana Zatloukala, Ph.D. a uvedl v ní veškerou literaturu a ostatní zdroje, které jsem použil.

V Olomouci dne

.....

Remerciements

J'aimerais remercier toutes celles et tous ceux qui m'ont soutenu lors de la rédaction de ce mémoire et qui m'ont apporté de précieuses informations et remarques. Un grand merci au directeur de ce mémoire, Mgr. Jan Zatloukal, Ph.D., pour ses conseils et, surtout, pour sa patience.

Table des matières

Introduction.....	7
1. L’homosexualité et le mouvement LGBT après l’an 1950	9
2. La représentation queer, son histoire et son importance	12
2.1. Un aperçu de la représentation LGBT à travers l’histoire	12
2.1.1. L’ Antiquité.....	12
2.1.2. Le Moyen Âge	13
2.1.3. La Renaissance	14
2.1.4. L’époque moderne (1600-1900)	14
2.1.5. Le 20 ^e siècle	15
2.1.6. Le 21 ^e siècle	15
2.2. La représentation de la communauté LGBT dans les médias modernes	16
2.2.1. L’importance de la représentation des minorités	17
2.2.2. L’impact psychologique de la représentation	18
2.2.3. La situation de la représentation LGBT dans les médias.....	19
2.3. La littérature LGBT en France.....	20
4. Didier Éribon.....	23
4.1. <i>Retour à Reims</i> , retour à ses origines.....	24
4.1.1. La relation père-fils.....	25
4.1.2. Sexisme et domination masculine dans les milieux ouvriers	26
4.1.3. La souffrance de l’intellectuel (homosexuel)	28
4.1.4. La honte de ses origines	32
4.1.5. L’homosexualité	35
5. Édouard Louis.....	41
5.1. <i>En finir avec Eddy Bellegueule</i>	41
5.1.1. Un village comme portrait des valeurs de la société ouvrière	42

5.1.2. Le père	46
5.1.3. Les combats d'un homosexuel en devenir	48
6. Panayotis Pascot.....	51
6.1. <i>La prochaine fois que tu mordras la poussière</i>	52
6.1.1. Un père qui se meurt	52
6.1.2. Un coming out compliqué.....	55
7. Conclusion	59
Résumé.....	61

Introduction

Dans un monde où l'acceptation de l'homosexualité ne fait que croître, nous pouvons observer que, sur la scène littéraire, aux côtés des œuvres incontournables où figurent des personnages homosexuels, telles que *Les faux-monnayeurs* d'André Gide ou *Maurice* d'Edgar Morgan Forster, commencent à apparaître des textes où le *moi* du narrateur coïncide, dans une mesure considérable, avec le *moi* de l'auteur. L'exploration de l'identité personnelle, que l'on peut souvent observer chez les personnages LGBT¹, que ce soit dans la littérature où dans l'industrie du cinéma, devient, dans l'autofiction et les récits autobiographiques, une exploration de l'identité de l'auteur. Dans ce texte, nous nous pencherons sur les noyaux thématiques de l'autofiction et des textes autobiographiques gays de trois auteurs français contemporains : Didier Éribon, philosophe et sociologue, Édouard Louis, écrivain et traducteur, et Panayotis Pascot, humoriste, acteur et scénariste. Nous nous concentrerons sur la manière dont ces textes mélangent le personnel et l'universel à travers le prisme de l'identité gay. En examinant une œuvre de chaque auteur, chacune à caractère autobiographique, cette étude cherche à identifier des thèmes récurrents et à examiner comment ces hommes articulent leur sexualité et leurs expériences personnelles.

Le choix des textes dans ce document tiendra donc compte des œuvres écrites par ces trois auteurs qui, certes, partagent l'attraction pour le même sexe, mais proviennent de milieux variés et ont chacun une histoire personnelle différente. Leurs textes sont non seulement représentatifs des parcours individuels par rapport à leur sexualité, mais s'engagent également avec les réalités sociales, culturelles et politiques plus larges. Ce document affirme que, bien que chaque histoire soit individuelle en soi, des thèmes généralement partagés de l'analyse de l'identité, de lutte pour l'acceptation et de confrontation avec les normes sociétales sont susceptibles de traverser de telles œuvres.

La méthodologie employée dans cette recherche consiste en une lecture attentive des textes sélectionnés, soutenue par un cadre théorique qui s'immerge non dans la théorie queer, mais aussi dans la théorie autobiographique. Cette perspective nous permettra de voir en détail comment ces auteurs structurent leurs récits et comment ils déploient leurs expériences à travers eux. De plus, cette analyse vise à découvrir comment ces récits contribuent au discours plus

¹ La tendance, aujourd'hui, est d'écrire ce sigle LGBTQIA+. Pour une lecture plus naturelle, nous utiliserons la forme brève, LGBT.

large sur les expériences et la politique d'identité LGBT dans la littérature et les médias contemporains.

Dans les chapitres suivants, nous ferons un point sur la situation sociétale actuelle en ce qui concerne les droits de la communauté LGBT et la représentation dont elle jouit dans la littérature et dans les médias. Ensuite nous nous plongerons dans l'analyse de trois textes autobiographiques, un pour chacun des auteurs susmentionnés. Les textes que nous proposerons sont les suivants : *Retour à Reims* de Didier Éribon, *En finir avec Eddy Bellegueule* d'Édouard Louis, et *La prochaine fois que tu mordras la poussière* de Panayotis Pascot. Le choix de ces textes est motivé, bien sûr, par leur caractère autobiographique et par l'homosexualité de leurs auteurs, mais aussi par le fait qu'ils s'étendent sur une période allant de 2009 jusqu'à 2023, ce qui pourra nous permettre d'observer une éventuelle évolution dans la manière dont les auteurs perçoivent le regard et l'attitude de la société quant à l'homosexualité.

Dans ce contexte, le document formule certaines contributions au débat actuel sur la littérature LGBT, offrant une perspective sur la manière dont les auteurs gays utilisent le mode autofictif pour naviguer et articuler leur vision du monde. Cette étude supposera que la nature des récits de ces auteurs se concentre principalement sur leur sexualité en raison de la nature des textes. Cependant, elle reste ouverte à la découverte de thèmes supplémentaires ou inattendus qui peuvent également jouer un rôle significatif dans la formation de ces constructions personnelles et narratives.

Notre étude des textes autobiographiques des auteurs homosexuels contemporains sert donc d'une investigation qui approfondirait notre compréhension de la complexité de l'identité personnelle dans la littérature LGBT. Elle met également en lumière les différentes manières dont les auteurs et leurs communautés tendent à se projeter. À travers cette analyse, le document offre une vue des paysages thématiques dans les textes à caractère autobiographique des auteurs gays et sur les traits qu'ils ont en commun.

1. L'homosexualité et le mouvement LGBT après l'an 1950

De nos jours, les personnes qui se proclament membres du mouvement LGBT sont une des minorités qui font le plus parler d'elles, que ce soit dans le bon ou mauvais sens. On se bat toujours pour une plus grande égalité avec les personnes hétérosexuelles, ce qui entraîne inévitablement des discussions au sein du gouvernement sur des sujets tels que le mariage des couples homosexuels ou l'adoption des enfants par ces couples, entre autres. Mais il y a, de l'autre côté, des discours sur le caractère peu ou non naturel de l'homosexualité, très souvent soutenus par les communautés religieuses. D'autres affirment que cette minorité s'exprime trop, se montre trop, et pour cette raison il y aurait tant d'aversion envers l'homosexualité et le mouvement LGBT en général. On peut aussi entendre certains proclamer que l'homosexualité, la bisexualité, la transidentité ne sont qu'un fruit de notre époque, trop libérale. En effet, le taux de personnes qui s'identifient comme LGBT ne fait qu'augmenter, et ce surtout au sein de la génération Z (personnes dont la date de naissance se situe entre 1997 et 2010). Au États-Unis, le chiffre a doublé en dix ans, allant de 3,5 % de tous les adultes en 2012 à 7,1 en 2022². En France, des enquêtes démontrent que le chiffre diminue avec l'âge, de 22 % de la génération Z à 4 % des personnes nées avant 1964. En général, un Français sur dix s'identifie comme LGBT³. Face à ces données, on ne peut être surpris de l'étonnement de ceux qui inculpent la société moderne et ces mœurs (ou aussi le manque des mœurs).

Toutefois, l'homosexualité n'est pas le produit de notre époque ; celle-ci ne fait que faciliter l'expression de son identité. Des comportements homosexuels et homoérotiques ont été attestés même au sein des civilisations tribales des temps révolus⁴, et ont été présents tout au long de l'histoire de l'humanité jusqu'à nos jours. L'acceptation de ces comportements variait en fonction des sociétés et des époques. En Europe, ils ont été illégaux, ou du moins très mal vus, depuis le Moyen-Âge, et le restent jusqu'à présent dans le monde musulman. Dans la plupart du monde occidental, leur illégalité était progressivement remplacée par des étiquettes d'une condition psychologique et médicale, ce à quoi a très largement contribué la psychanalyse de Freud. Dominique Fernandez, de l'Académie française, qui s'intéresse aux expressions de

² Study shows Americans are becoming more understanding, accepting of LGBTQ community. (2022, février 17). [Video]. NBC News. <https://www.nbcnews.com/nbc-out/out-news/percentage-lgbtq-adults-us-doubled-decade-gallup-finds-rcna16556>, consulté le 2 septembre 2023.

³ Nabili, I. (2023, June 3). 22% des Français de moins de 26 ans s'identifient comme LGBT+. TFI INFO. En ligne. <https://www.tf1info.fr/societe/1-francais-sur-10-s-identifie-comme-lgbt-dont-22-des-moins-de-26-ans-2259193.html>, consulté le 2 septembre 2023.

⁴ Spencer, C. (1997b). La préhistoire et les civilisations primitives. In O. Sulmon (Trans.), *Histoire de l'homosexualité de l'Antiquité à nos jours*. Le Pré aux Clercs.

l'homosexualité dans la culture et les arts, affirme que « *l'homophobie est née avec la médecine et la psychiatrie* » et va même jusqu'à soutenir que « *médecins, psychiatres et psychanalystes ont créé l'homophobie, en pathologisant à outrance ceux qui avait le malheur d'être leurs patients* »⁵. En effet, l'Organisation mondiale de la santé a ajouté, en 1977, l'homosexualité sur la liste des maladies mentales pour l'en retirer en 1990 après des séries d'études psychologiques et psychiatriques qui démontraient son caractère tout à fait naturel est inné⁶.

La question de la maladie mentale n'est toutefois plus au cœur des discussions. Dans les sociétés dites occidentales prévaut l'avis d'une orientation sexuelle innée, même si l'on trouve encore des personnes qui contestent les études qui le prouvent, en traitant une orientation autre qu'hétérosexuelle de choix, voire de non naturelle. Mais ceux et celles qui acceptent ces orientations non hétérosexuelles comme innées les voient sous un mauvais jour surtout à cause d'un phénomène propre à la communauté LGBT qui fait très polémique même au sein de cette dernière : la Gay Pride, aussi appelée la Marche des Fiertés. La première eut lieu le 28 juin 1970 à New York, à Los Angeles et à Chicago comme commémoration des émeutes de Stonewall l'année précédente où des homosexuels ont manifesté contre un raid de la police au Stonewall Inn, un des bars gay à New York⁷. Cette première marche des fiertés et celles qui la suivirent se donnaient pour but notamment de visibiliser la communauté gay (on parle pour l'instant seulement des gays, lesbiennes et bisexuel(le)s, les autres orientations étant encore marginalisées), de montrer sa fierté d'être gay et d'être « out⁸ », mais progressivement ces marches se transforment en une sorte de manifestation et de lutte pour la libération et l'égalité, surtout après la crise du SIDA qui a frappé la communauté gay⁹. Pas à pas, ces marches ont apporté à la communauté gay, puis LGBT en général, des droits tels que l'union civile, le PACS, le mariage des couples homosexuels (le premier pays à le légaliser a été les Pays-Bas en 2000)

⁵ Fernandez, D. (2015b). La question du modèle: I. In *Amants d'Apollon : l'homosexualité dans la culture* (pp. 9–10).

⁶ *Homosexuality and Psychology*. (2023, aout 31). En ligne. https://en.wikipedia.org/wiki/Homosexuality_and_psychology, consulté le 2 septembre 2023.

⁷ *1969 Stonewall Riots - Origins, timeline & Leaders*. (2017, mai 31). HISTORY. En ligne. <https://www.history.com/topics/gay-rights/the-stonewall-riots>, consulté le 2 septembre 2023.

⁸ Ce terme anglais, signifiant « dehors », vient de l'expression anglaise « come out of the closet », c'est-à-dire « sortir du placard ». L'expression s'est progressivement raccourcie pour donner « come out » et signifie « dire à quelqu'un qu'on est gay/lesbienne/bisexuel(le)/... ». Ce procès s'appelle le « coming-out » et les personnes qui le font sont « out ».

⁹ Bouquerod, C. (2023, juillet 4). *La véritable histoire de la marche des fiertés - Sherpas*. Les Sherpas., En ligne. <https://sherpas.com/blog/marche-fiertés-gay-pride-histoire/>, consulté le 2 septembre 2023. Au sujet de la crise du SIDA, il paraît que la princesse Diana était, et reste toujours, très appréciée par la communauté LGBT, surtout pour le soutien qu'elle apportait aux hommes gays durant l'épidémie. Une minisérie du nom *It's a sin* (« C'est un péché ») a été réalisée par Peter Hoar et diffusée en 2021 sur le déroulement de cette crise au Royaume-Uni dans les années 80 et sur le silence du gouvernement.

et l'adoption des enfants par ces couples. Néanmoins, les marches des fiertés continuent même dans les pays où ces droits sont garantis, ce qui ne peut qu'alimenter les discours de ceux qui pensent que la communauté LGBT se fait trop visible. Si on y rajoute le mois de juin devenu le Pride Month (le mois des fiertés), les propos à l'encontre de cette communauté se font de plus en plus nombreux, et ce même en son sein (gays et lesbiennes qui sont contre la marche, voire contre toute la communauté LGBT). Certes, la lutte pour l'égalité et les droits est l'un des piliers de la marche, mais n'en est pas le seul. Elle sert, tout comme le Pride Month, à rappeler l'histoire de cette communauté, ce qu'elle a dû souffrir et gagner pour jouir des droits qu'elle a aujourd'hui, et se donne comme but notamment la sensibilisation, la représentation et la visibilité¹⁰. Ces objectifs peuvent devenir une arme à double tranchant, mais ils n'en sont pas moins importants. La sensibilisation permet de comprendre avant de juger, de forger une société plus ouverte, compréhensive et acceptante. La visibilité et la représentation permettent aux jeunes, mais pas seulement, de se comprendre eux-mêmes, de voir que le monde n'est pas seulement homo- ou hétérosexuel, et ceci les aide à s'identifier et à s'accepter. La marche des fiertés n'est bien sûr pas la seule voie pour découvrir son identité sexuelle ; les médias, la culture populaire et les arts jouent un énorme rôle dans la représentation LGBT. Le chapitre suivant tentera de présenter les enjeux les plus importants de cette représentation avant d'offrir un aperçu de l'homosexualité dans la littérature contemporaine.

¹⁰ *What's The Real Meaning of Pride and Why do LGBTQ+ Events Matter?* (n.d.). Routledge. En ligne. <https://www.routledge.com/blog/article/what-is-the-real-meaning-of-pride>, consulté le 1 mai 2024.

2. La représentation queer, son histoire et son importance

La représentation de la communauté LGBT dans l'art et ses réalisations culturelles historiques ont de profondes implications pour la compréhension de l'évolution sociale et culturelle et de l'environnement contemporain concernant l'identité et la visibilité. Dans l'ensemble, cette analyse offre une image de la manière dont l'homosexualité a été vue et montrée à travers l'histoire narrée et comment cela a affecté la psyché et la société.

Les formes artistiques, notamment la littérature, la peinture, le théâtre, le cinéma et, plus récemment, l'environnement numérique, ont oscillé entre la censure, la glorification et la normalisation des formes sexuelles et genrées. Entre divers contextes historiques, d'abord la Grèce antique, caractérisée par l'idéalisation des relations entre hommes, puis la période moderne, qui se caractérise par des luttes pour les droits civils et la visibilité, l'art a toujours été un élément clé dans la construction d'une identité LGBT¹¹. Ce chemin a été sinueux, car les représentations ont été marginalisées et sacralisées avec le contexte culturel de chaque période. Par exemple, pendant le Moyen Âge, les lois étaient extrêmement sévères contre l'homosexualité en Europe occidentale, et il existait une tendance à l'invisibilité des thèmes se rapportant à l'homosexualité sans l'empêcher dans d'autres contextes de la civilisation occidentale et dans d'autres civilisations.

Dans ce chapitre, nous allons offrir un bref aperçu des représentations de l'homosexualité (le plus souvent masculine) pour montrer à quel point les choses ont évolué, puis nous verrons l'importance de la visibilité de la communauté LGBT dans les arts et dans les médias modernes.

2.1. Un aperçu de la représentation LGBT à travers l'histoire

2.1.1. L'Antiquité

L'Antiquité¹² représentait souvent l'homosexualité dans les arts sous forme de symbole. Les cultures antiques, grecque et romaine en particulier, ont intégré les relations entre les personnes

¹¹ Dans son livre, Fernandez propose de parcourir l'histoire des arts à la recherche de « *quelques repères permettant aux jeunes gays de se construire.* » (Fernandez, D. (2015). *Amants d'Apollon : L'homosexualité dans la culture.* Bernard Grasset, p. 31.)

¹² Spencer, C. (1995). *Histoire de l'homosexualité : De l'Antiquité à nos jours* (O. Sulmon, Trad., 1998). Le Pré aux Clercs. Les chapitres II et III s'intéressent à l'Antiquité.

de même sexe aux pratiques sociales de la manière la plus normale. En Grèce, l'homosexualité masculine, sous forme de pédérastie, présentait un lien éducatif et d'amour entre un homme plus âgé et un garçon plus jeune placé sur un piédestal littéraire et artistique. Par exemple, les scènes pédérastiques détaillées illustrées, comme *Éraste en action avec un éphèbe* (vers 480 av. C.) faisaient partie intégrante de la culture éducative pour les jeunes garçons. En outre, les mythes eux-mêmes, y compris le mythe de l'amitié entre Achille et Patrocle¹³, étaient souvent interprétés comme des exemples d'amitié homosexuelle et reflétaient la complexité des sentiments et des relations entre les hommes. À Rome, bien que les mœurs soient légèrement différentes, des figures comme l'empereur Hadrien et son amant-favori Antinoüs¹⁴, montrent que l'homosexualité était également présente.. La statue d'Antinoüs comme Dionysos est un exemple d'admiration et de désir érotique que sous-tendait leur relation. De tels exemples ne se sont pas limités à la représentation de l'homosexualité mais ont également communiqué les normes esthétiques, morales et sociales de l'époque et donnent un aperçu précieux de la norme culturelle et de l'acceptation sociale de l'homosexualité de l'Antiquité.

2.1.2. Le Moyen Âge

La manière dont l'homosexualité était représentée dans les arts du Moyen Âge¹⁵ révèle la vérité complexe des attitudes sociales de l'époque : même si l'Église chrétienne et la société considéraient généralement les relations entre les personnes de même sexe avec scepticisme, les preuves des œuvres survivent, plus ou moins codées mais réelles de représentation de l'homosexualité par des artistes de l'époque. La littérature médiévale ne fait généralement pas d'allusion explicite quant à l'homosexualité en raison de la censure, mais on retrouve des poésies qu'envoyaient des évêques à leurs jeunes amants¹⁶. Quant à la peinture et la sculpture, les pensées homosexuelles sont encore moins exprimées ; cependant, des fresques et des miniatures énigmatiques sont parfois interprétées comme des scènes de nature homosexuelle, bien que seulement quand c'est une punition, c'est-à-dire des démons se livrant à des caresses

¹³ Sujet revu et développé par Madeline Miller dans son roman *Le Chant d'Achille*, très apprécié par le public de jeunes lecteurs.

¹⁴ Rappelons *Les Mémoires d'Hadrien* de Marguerite Yourcenar, où nous pouvons voir cette passion d'Hadrien pour Antinoüs.

¹⁵ Spencer, C. (1995). *Histoire, op. cit.* Chapitres IV et V.

¹⁶ Fernandez, D. (2015). *Amants, op. cit.*, p. 10.

ou une telle action humanisée comme une étreinte des amants légaux. De cette manière, les arts du Moyen Âge offrent des preuves indirectes de la sexualité humaine complexe de l'époque.¹⁷

2.1.3. La Renaissance

L'homosexualité prend une signification particulière à la Renaissance¹⁸. C'étant une période de renouveau intellectuel et artistique en Europe, une époque de redécouverte de la philosophie et de l'art de l'Antiquité classique, les modèles de la représentation de l'homosexualité de la Renaissance sont donc continuellement inspirés de l'Antiquité. Cette nouvelle attention accordée aux anciens modèles trahit une certaine tolérance vis-à-vis de la relation homosexuelle, mais elle reste limitée aux cercles littéraires et artistiques. En parallèle, l'Église et les états laïcs punissaient sévèrement tout acte homosexuel. En littérature, par exemple, l'homosexualité est une question pour des érudits : beaucoup d'œuvres qui contiennent des amours ou des passions homosexuelles sont cryptiques, comme les sonnets de Michel-Ange à Tommaso dei Cavalieri. Les peintures de cette période juxtaposent le sentiment de l'amour idéalisé avec une sensualité sexuelle, également souvent de manière allusive. Par exemple, le *Saint Sébastien* de Guido Reni est généralement reconnu pour être connecté à l'homosexualité : le saint est représenté de manière presque sensuelle et son martyre est vu comme la sublimation des désirs homosexuels. Un autre exemple est la statue *Esclave Mourant* de Michel-Ange. D'une manière ou d'une autre, les artistes et les écrivains de cette époque comprenaient quand ils avaient traversé une ligne, et ils s'arrêtaient quand cela arrivait.

2.1.4. L'époque moderne (1600-1900)

Entre le début du 17^e siècle et la fin du 19^e siècle¹⁹, la représentation de l'homosexualité dans les arts a changé radicalement et s'est heurtée aux attitudes sociales et légales envers les homosexuels. Dans l'Europe baroque et le siècle des Lumières, caractérisés par la répression sexuelle dirigée par les régimes absolutistes et la contre-réforme catholique, l'image homoérotique a souvent été représentée de manière subtile et allégorique. Au début de la

¹⁷ Souvent, dans le contexte de l'homosexualité, le Moyen Âge est vu comme une période de persécution. Toutefois, nous pouvons observer des scientifiques qui démentent ces idées. Fernandez mentionne l'historien John Boswell, et Roland Betancourt en parle plus amplement dans son livre *Byzantine Intersectionality*.

¹⁸ Spencer, C. (1995). *Histoire, op. cit.* Chapitres V et VI.

¹⁹ Spencer, C. (1995). *Histoire, op. cit.* Chapitres VII–XI.

période paraissent des œuvres avec des thèmes homoérotiques, par exemple les sonnets de Shakespeare à un jeune homme. De la même manière, l'érotisme pictural est souvent ambigu quant à sa signification, notamment si elle a été commandée par un pape ou par une couronne royale. Le Caravage représentait souvent de jeunes garçons nus de façon peu ou prou érotique. Le mythe de Ganymède, enlevé par Zeus sous forme d'un aigle, était un motif populaire, utilisant souvent le mythe pour décorer l'amour homoérotique de symboles acceptables. Au 19^e siècle, l'homosexualité est devenue de plus en plus clandestine. Des auteurs comme Whitman et Wilde, mais aussi des peintres comme Jean Broc avec *La Mort de Hyacinthe*, ont continué à démentir la répression. Ces artistes étaient souvent en avance sur l'époque, et ont ainsi permis une représentation plus ouverte au 20^e siècle.

2.1.5. Le 20^e siècle

Le 20^e siècle²⁰ a été marqué par des bouleversements sociaux et des avancées des droits civils, ce qui a influencé la représentation de l'homosexualité dans les arts. De l'ouverture du discours à son militantisme, la seconde moitié du siècle a vu des luttes et des victoires de la communauté homosexuelle. Dans les premières décennies, malgré l'oppression massive, la littérature a commencé à aborder ces sujets. Certaines figures littéraires engagées, comme Virginia Woolf avec *Orlando* et E. M. Forster avec *Maurice*, ont chassé tous les détails de l'homosexualité, souvent sous forme de lecture de code. La peinture n'était pas en retard. Des artistes comme Frida Kahlo et Jean Cocteau ont utilisé l'art pour exprimer leurs désirs homoérotiques ou même homosexuels de manière révolutionnaire. La période après la guerre, marquée par le mouvement de libération politique, et en particulier après les émeutes de Stonewall à New York en 1969, a vu une explosion de visibilité dans l'art, et ce dans tous les genres. Les auteurs de films, des arts et de la littérature ont commencé à présenter des personnages de manière politiquement explicite, ce qui a aidé les homosexuels.

2.1.6. Le 21^e siècle

L'évolution de l'homosexualité dans les arts au 21^e siècle est caractérisée par une acceptation et une exposition accrues. Elles découlent des développements notables du cadre des droits LGBT, tel que la légalisation du mariage homosexuel, aujourd'hui légal dans 37 pays dans le

²⁰ Spencer, C. (1995). *Histoire, op. cit.* Chapitres XII–XIII.

monde²¹. De plus, la nouvelle ère se caractérise par la diversification des médias et des innovations en matière de diffusion. Par conséquent, les identités homosexuelles sont de mieux en mieux représentées dans les œuvres artistiques. Au cinéma, *Brokeback Mountain* et *Call Me by Your Name* ont interprété des scénarios amoureux homosexuels tels que jamais auparavant, avec tant de profondeur émotionnelle et de complexité narrative. Les deux films ont imprégné l'environnement contrairement aux autres œuvres artistiques préexistantes grâce à leur critique et à leur succès commercial, et ont contribué à la normalisation d'une identité homosexuelle dans la culture principale. Dans la littérature, nous observons de nombreux romans où figurent des personnages homosexuels, qu'ils soient principaux ou secondaires. Du plus grand succès jouissent les œuvres anglosaxonnes pour la jeunesse, souvent traduites dans d'autres langues et interprétées pour les petits et les grands écrans. En ce qui concerne l'industrie du cinéma, la série *SKAM*, d'origine norvégienne, a connu une grande popularité, à tel point qu'elle a été réadaptée dans d'autres pays. En conclusion, cette acceptation était une démonstration de l'évolution du cadre social qui a alimenté la représentation largement populaire de l'homosexualité.

2.2. La représentation de la communauté LGBT dans les médias modernes

La représentation des minorités dans les médias est un indicateur clé de la diversité et de l'inclusion dans la société contemporaine. Ces communautés, qui ont été longtemps reléguées au second plan, considèrent la visibilité médiatique comme l'un des jalons de la justice sociale. Cela touche divers groupes et minorités ethniques, LGBT, personnes handicapées et autres groupes peu représentés. La montée en puissance des médias modernes de la télévision aux plateformes numériques a changé la donne en créant une opportunité unique pour une meilleure visibilité et reconnaissance. La visibilité peut aider à renforcer l'identité communautaire, combattre les stéréotypes et faciliter la compréhension mutuelle entre les segments de la population. Cependant, malgré des améliorations notables, des problèmes profonds persistent. Les mêmes groupes sont régulièrement soumis à des préjugés et sont sous-représentés dans des rôles significatifs. Une analyse de divers types de médias révèle à la fois les progrès et les défis de ce développement, justifiant ainsi la nécessité de continuer à diversifier et à respecter la représentation. En fin de compte, ce n'est pas seulement la quantité, mais aussi la qualité et la

²¹ Contributeurs aux projets Wikimedia. (2024, mai 3). *Mariage homosexuel*. Wikipedia. En ligne. https://fr.wikipedia.org/wiki/Mariage_homosexuel, consulté le 4 mai 2024.

profondeur de la représentation des minorités dans les médias qui est nécessaire pour montrer la diversité complète et la richesse de leur expérience.

2.2.1. L'importance de la représentation des minorités

La représentation des minorités dans les médias est importante pour de nombreuses raisons, parmi lesquelles on peut citer une auto-affirmation de l'individu ou la construction d'une société plus équitable et plus inclusive. Comme nous l'avons vu dans les lignes précédentes, les minorités sexuelles, mais aussi raciales et les personnes handicapées, entre autres, ont été systématiquement sous-représentées ou stéréotypées dans les arts et les médias, et cela a façonné la manière dont elles étaient et sont perçues par le public, ou encore comment les membres au sein de ces minorités se considèrent entre eux.

Aujourd'hui plus que jamais, grâce notamment aux médias de masse tels que le cinéma (avec l'avènement des plateformes de streaming qui touchent un public encore plus large), mais aussi la littérature et les médias sociaux, les minorités peuvent jouir d'une certaine visibilité sur les écrans et sur les pages. Si on considère que l'une des fonctions des médias est de refléter la société et ses différences²², une représentation équilibrée qui ne glisse pas dans les stéréotypes pourrait valider l'existence et l'importance de ces groupes. Qui plus est, rendre visibles les minorités se révèle doublement bénéfique : d'un côté, cela aide les individus qui ne correspondent pas à la « norme » de ne pas se sentir marginalisés et invisibles ; de l'autre, cela apprend la tolérance envers ces personnes, qui peuvent faire objet de préjugés et d'idées reçues²³.

De cette manière, l'empathie et la lutte contre les stéréotypes sont d'autres raisons qui rendent la représentation des minorités importante²⁴. Les médias ont le pouvoir d'agir sur les perceptions qu'on se fait des autres, de changer nos attitudes et nous pousser à l'empathie. Moyennant des histoires de personnes handicapées, LGBT ou d'une autre race, ils promeuvent la compréhension, abolissent des préjugés et rendent la société plus tolérante. Toutefois, représenter un individu appartenant à une minorité peut être une question délicate et une

²² *The media is a mirror of society, and if that society is* | Bartleby. (n.d.). En ligne. <https://www.bartleby.com/essay/The-Media-Is-A-Mirror-Of-Society-P3B2V639DEHW>, consulté le 28 avril 2024.

²³ Nadal, K. L. Y. (27 décembre 2021). *Why Representation Matters and Why It's Still Not Enough*. *Psychology Today*., <https://www.psychologytoday.com/us/blog/psychology-the-people/202112/why-representation-matters-and-why-it-s-still-not-enough>, consulté le 7 mars 2024.

²⁴ *Ibid.*

représentation qui se limite aux stéréotypes voire aux caricatures, peut donner lieu, dans le cas de la race, au racisme et, dans celui de la sexualité, à l'homophobie. Il est donc important de présenter des personnages plus complexes et variés afin de combattre les idées reçues.

2.2.2. L'impact psychologique de la représentation

Comme nous l'avons vu plus haut, une bonne représentation peut aider un individu à s'affirmer au sein d'une communauté. Dans son roman *En finir avec Eddy Bellegueule*, Édouard Louis montre les difficultés que peuvent affronter de jeunes homosexuels qui grandissent dans un milieu conservateur, traditionaliste, masculiniste. Certes, découvrir son attirance au sein d'une communauté homophobe où il n'y a pas d'homosexuel, Louis, à cause d'une représentation LGBT inexistante dans un tel milieu, se rendait bien compte d'être différent, mais au lieu de se savoir (ou du moins penser) homosexuel, il se croyait *inverti*²⁵, une femme dans le corps d'un homme. La représentation peut donc exercer une influence positive sur l'identité des individus qui se sentiront moins isolés. Elle aide aussi à lutter contre la stigmatisation des minorités, car celle-ci peut mener à la honte, à l'exclusion, voire à la haine. Dans le village où avait grandi Édouard Louis, les personnes homosexuelles ou d'une autre race n'étaient quasiment pas présentes. Tout ce qu'on en savait venait du bouche-à-oreille ou de la télévision. Le manque de représentation a donc favorisé une stigmatisation de ces groupes sociaux, et ce aux yeux de la population du village, mais aussi aux yeux des membres mêmes de ces minorités. Être au courant de son désir pour le même sexe et en même temps savoir que l'on fait partie de ceux que la société traite de *pédés*, de *pédales*, doit être un énorme fardeau pour les jeunes qui grandissent dans un tel milieu²⁶. Représenter les minorités d'une façon positive et complexe signifie les faire voir sous un jour plus favorable, ce qui pourrait réduire la stigmatisation et apporter un soutien psychologique aux membres de la minorité. Ce soutien peut être d'autant plus concret qu'il s'agit d'une personne qui partage son parcours vers l'acceptation de son identité. Pour les personnes LGBT, il peut s'agir du partage de son coming out, de la quête de son identité, ou tout bonnement du partage de sa vie quotidienne. Savoir que l'on n'est pas seul, que d'autres avant nous et en même temps que nous, traversent les mêmes difficultés, les voir triompher et partager cette expérience, peut être un grand soutien et un espoir.

²⁵ Terme utilisé aux 19^e et 20^e siècles pour se référer aux homosexuels.

²⁶ Didier Éribon aborde ce sujet dans son essai *Réflexions sur la question gay* et aussi, dans une mesure moindre, dans *Retour à Reims*

Toutefois, une représentation n'est pas toujours positive. Intentionnellement ou non, on peut chercher à biaiser le regard porté sur un tel ou tel groupe en le représentant sous une forme stéréotypée voire caricaturale, ce qui entrainera toute identification d'un individu à cette caricature²⁷. Dans une mentalité collective, un homme gay est nécessairement efféminé, une femme blonde est dépourvue d'intelligence, les filles aiment le rose et les poupées, les garçons aiment le bleu et les voitures. La stéréotypisation nous aide à trier les informations, mais elle peut être nocive car généralisante²⁸. Une représentation qui renforce ou se fonde sur les stéréotypes véhicule une image faussée du groupe représenté, ce qui peut donner lieu aux railleries (on peut le voir dans de nombreuses comédies dont l'humour se base sur les stéréotypes), à la haine, et du côté des membres de ce groupe, au doute, à la confusion ou à la frustration : on se voit représenté d'une manière à laquelle on ne correspond pas.

Une représentation suffisante qui va au-delà des stéréotypes peut donc exercer une influence considérable sur la santé mentale des personnes LGBT (et des minorités en général). Elle permet de découvrir, de comprendre et d'accepter son identité et en même temps elle offre un soutien émotionnel et psychologique. Voyons maintenant où en est la représentation de la communauté LGBT dans les médias de masse.

2.2.3. La situation de la représentation LGBT dans les médias

De nos jours, la communauté LGBT jouit d'une représentation sans précédent, couvrant les grands et petits écrans (notamment avec le développement des plateformes de streaming), les médias sociaux et la littérature. Cela permet de toucher un public plus large où se mélangent spectateurs, lecteurs et consommateurs du contenu multimédia qui ont ainsi à disposition un nombre toujours croissant de livres, de courts et de longs métrages, de séries, mais aussi de blogs, de vlogs, de publications et de vidéos sur des réseaux tels que YouTube, TikTok, Instagram, etc. Une tolérance et une acceptation toujours plus grandes des sociétés (occidentales) à l'égard de la communauté LGBT et le développement technologique rendent

²⁷ Éribon écrit : « *Le dominant, comme le dit Pierre Bourdieu, est celui qui réussit à imposer la manière dont il veut être perçu, et le dominé, celui qui est défini, pensé et parlé par le langage de l'autre et/ou celui qui ne parvient pas à imposer la perception qu'il a de lui-même.* » Éribon, D. (2012). *Réflexions sur la question gay*. Flammarion, p. 117. La caricature est, ainsi, la représentation de la façon dont la société hétéronormative et sexiste perçoit ceux qui ne correspondent pas à ses valeurs. La société impose cette vision dominante à ceux qui, de cette manière, ne peuvent se penser et se représenter eux-mêmes.

²⁸ *Définition des stéréotypes*. (n.d.). Québec. En ligne. <https://www.quebec.ca/famille-et-soutien-aux-personnes/enfance/developpement-des-enfants/consequences-stereotypes-developpement/definition-stereotypes#> consulté le 12 mars 2024.

le contenu créé par ou pour cette communauté de plus en plus accessible, et les scénarios comme celui de Didier Éribon ou celui d'Édouard Louis qui, pendant leur jeunesse où ils découvraient leur sexualité, n'y avaient pas accès, se font de plus en plus rares.

Si la quantité continue à croître, on peut aussi observer une évolution dans la manière dont on présente le groupe LGBT. Tout d'abord, on a vu apparaître, le plus souvent, des hommes homosexuels comme personnages secondaires dans les films et dans les séries, puis, progressivement, ils ont acquis des rôles du personnage principal, avec une personnalité plus complexe. À cela viennent s'ajouter d'autres variables : la race, le milieu de provenance, une sexualité plus riche (voient une plus grande représentation les bisexuels, les lesbiennes, les personnes trans, non binaires, etc.)²⁹. L'histoire que ces personnages ont à raconter évolue aussi : au cours des siècles précédents, c'était la souffrance due à l'« anormalité » qui pouvait mener à une vie malheureuse voire au suicide ; avec l'acceptation de l'homosexualité deviennent plus fréquentes la découverte de la sexualité, la quête identitaire et la question du coming out (toujours actuelles aujourd'hui)³⁰ ; et enfin, à force d'être présentés comme des personnages « ordinaires » (dont la sexualité n'est pas le trait distinctif, ou du moins n'est pas le plus important), ces personnages font face à des situations communes : la famille, les amours, des troubles psychologiques (qui ne sont pas liés à la sexualité), ce qui entraîne la présence des personnes LGBT dans les genres tels que la sci-fi, la fantasy, les dessins animés, etc.

2.3. La littérature LGBT en France

La littérature LGBT contemporaine française offre des voix et des thèmes aussi vastes et variés que la société elle-même, qui devient de plus en plus progressiste et diversifiée en embrassant des identités multiples. Le corps de ce travail traite des questions d'identité sexuelle et de genre articulées au carrefour de la race, de la classe et de la mondialisation, offrant un tableau complet de la vie contemporaine.

²⁹ L'organisation GLAAD, intéressée à la promotion des intérêts et de la représentation LGBT dans les médias, organise annuellement une enquête qui recense la présence de personnages LGBT dans les médias (notamment films et séries). Pour la saison 2022–2023, elle a recensé 596 personnages LGBT dans son corpus, dont : 35 % sont des gays, 30 % des lesbiennes, 25 % des bisexuels, ce qui ne laisse que 10 % à la représentation des autres sexualités. GLAAD prend aussi en considération une plus grande inclusivité, s'intéressant si les personnages LGBT sont aussi représentatifs pour d'autres minorités : de race, de handicaps, etc. Pour plus de détails, consulter : *Where we are on TV report 2022–2023*. (mars 2023). GLAAD. En ligne. / <https://glaad.org/whereweareontv22/> consulté le 24 mars 2024.

³⁰ Batchelor, K., Ramos, M., & Neiswander, S., 2018. *Opening Doors: Teaching LGBTQ-themed Young Adult Literature for an Inclusive Curriculum*. *The Clearing House: A Journal of Educational Strategies, Issues and Ideas*, 91, pp. 29 - 36. <https://doi.org/10.1080/00098655.2017.1366183>, consulté le 24 mars 2024.

La France est l'un des pays où les œuvres avec des personnages LGBT, qu'elles soient ou non écrites par des auteurs LGBT occupent une place importante. Au cœur de celles-ci se trouve une identité sexuelle différente, une expérience autre qu'hétérosexuelle. Dans son livre *Je suis un monstre qui vous parle*, Paul B. Preciado³¹ propose un regard incisif sur l'expérience trans, plongeant dans ses implications pour la société et la culture avec une dissection minutieuse, et appelant finalement à une redéfinition radicale totale. Dans la lignée trans, nous pouvons aussi mentionner le récit autobiographique *Madame le maire* de Marie Cau³², première maire trans en France, qui partage son expérience avec la transition, la vie intime et les élections.

Une des tendances importantes serait aussi la fusion des récits personnels et politiques. Dans ses œuvres, Édouard Louis, auteur de renommée internationale auquel nous nous intéresserons de plus près, fait référence à ses propres expériences. Dans son roman *En finir avec Eddy Bellegueule*, il évoque les épreuves de grandir dans un environnement extrêmement pauvre et homophobe dans le nord de la France. Ses histoires offrent des descriptions crues du rejet social et familial et de la lutte pour trouver sa place.

La visibilité lesbienne continue de croître, et des auteurs comme Nina Bouraoui³³ ajoutent leurs travaux à ce large corpus explorant les questions d'identité. Son roman *Tous les hommes désirent naturellement savoir* est une histoire de passage à l'âge adulte saupoudrée de réflexions sur l'identité sexuelle sur fond de guerre d'Algérie et de vie à Paris. La fiction spéculative est également devenue un espace propre à la recherche et à la présentation de l'identité queer dans la fiction spéculative. Les œuvres d'Anne Garréta³⁴, lauréate du Prix Médicis pour son roman *Pas un jour* et membre du groupe Oulipo, interviennent souvent dans les rôles de genre traditionnels, les contrecarrant avec ses structures narratives innovantes et sont un exemple d'un mouvement plus large au sein de la littérature LGBT française pour questionner ou subvertir les structures normatives par l'expérimentation littéraire.

La Paris Ass Book Fair, tenue chaque année et dédiée à l'édition queer, pourrait facilement devenir une confiserie de découvertes fortuites pour de nouveaux auteurs et œuvres qui documentent l'évolution continue du genre³⁵. En résumé, la littérature LGBT française

³¹ Contributeurs aux projets Wikimedia. (2024, mars 13). *Paul B. Preciado*. Wikipedia. En ligne. https://fr.wikipedia.org/wiki/Paul_B._Preciado, consulté le 20 avril 2024.

³² Contributeurs aux projets Wikimedia. (2024, mai 5). *Marie Cau*. Wikipedia. En ligne. https://fr.wikipedia.org/wiki/Marie_Cau, consulté le 6 mai 2024.

³³ Contributeurs aux projets Wikimedia. (2024, avril 23). *Nina Bouraoui*. Wikipedia. En ligne. https://fr.wikipedia.org/wiki/Nina_Bouraoui, consulté le 6 mai 2024.

³⁴ Contributeurs aux projets Wikimedia. (2023, novembre 24). *Anne F. Garréta*. Wikipedia. En ligne. https://fr.wikipedia.org/wiki/Anne_F._Garr%C3%A9ta, consulté le 6 mai 2024.

³⁵ *Paris Ass Book Fair - Une foire de publications queers, artistiques, sans compromis*. (n.d.). En ligne. <https://parisassbookfair.fr/>, consulté le 20 avril 2024.

moderne est un domaine vivant qui reflète les discussions sociales sur l'identité, l'acceptation et la diversité. L'innovation narrative, mêlée au courage personnel dans l'approche des thèmes politiques de front, prend sa place parmi les contributions des auteurs français au discours international sur les questions de genre et de sexualité. Ils donnent des portraits de la vie selon le prisme de l'expérience LGBT, avec des détails émotionnels et touchants.

4. Didier Éribon

Didier Éribon³⁶ est un intellectuel, écrivain et sociologue français, reconnu pour ses idées profondes sur la sexualité, la classe sociale et la politique. Né le 10 juillet 1953 à Reims, Éribon a grandi dans une famille ouvrière, ce qui a ensuite influencé ses recherches et ses réalisations littéraires. Éribon a étudié la philosophie à l'Université Paris VIII et à l'Université de Vincennes-Saint-Denis, et s'est inspiré de Pierre Bourdieu et de sa sociologie. Les principaux thèmes de son œuvre sont l'identité sociale, les relations de pouvoir, et les structures qui favorisent la discrimination et l'exclusion. Éribon a travaillé comme journaliste et professeur au début de sa carrière, mais son livre *Réflexions sur la question gay*, publié en 1999, l'a défini comme un intellectuel réputé. Ce livre était novateur à l'époque, car il remettait en question la perception sociale de l'identité sexuelle. Selon Éribon, les gens créent des catégories étroites de ce qu'ils définissent de « normal » et « déviant » à travers l'hétéronormativité. Il a exhorté les lecteurs à se concentrer sur la manière dont la société discrimine les minorités sexuelles par le langage, les stéréotypes et les politiques. Cet ouvrage a établi Éribon comme l'un des théoriciens queer français les plus influents.

Retour à Reims, publié en 2009, est probablement le livre le plus influent d'Éribon. Ce travail combine l'autobiographie à la réflexion intellectuelle, le récit suivant son retour dans sa ville natale et la confrontation avec les origines de sa famille et les difficultés rencontrées en tant qu'intellectuel gay. Éribon a examiné les forces sociopolitiques qui produisent des catégories sociales étroites, ainsi que le stigmate lié à un succès peu significatif. *Retour à Reims* a inspiré de vastes discussions dans le milieu universitaire et dans le grand public concernant la corrélation entre classe sociale et sexualité.

Didier Éribon était aussi un militant engagé dans les mouvements pour les droits LGBT, l'antiracisme, et la gauche fédérale. Cette œuvre publique révèle son dévouement à appliquer ses connaissances académiques aux changements sociaux et aux questions conflictuelles. Didier Éribon est donc un intellectuel contemporain éminent en France. Son travail allie des réflexions personnelles à une exploration sociologique exhaustive et a un impact significatif sur la

³⁶ Pour la biographie d'Éribon :

Contributeurs aux projets Wikimedia. (2024, February 7). *Didier Eribon*. Wikipedia. En ligne. https://fr.wikipedia.org/wiki/Didier_Eribon Consulté le 18 avril 2024.

Didier Eribon. (2018, April 19). The Montgomery Fellows. En ligne. <https://montgomery.dartmouth.edu/didier-eribon> Consulté le 18 avril 2024.

perception de l'identité, de la classe sociale et de la sexualité. Pour notre analyse, nous proposons son récit à caractère autobiographique : *Retour à Reims*.

4.1. *Retour à Reims*, retour à ses origines

*Retour à Reims*³⁷, publié en 2009, émerge dans le contexte de débats sociaux et politiques sur l'identité, la classe sociale et la mondialisation. Dans son premier récit autobiographique majeur, Didier Éribon propose une introspection qui explore son retour virtuel à sa ville natale de Reims et à son milieu familial ouvrier, après plus ou moins trente années d'absence. À travers cette exploration personnelle, il offre une analyse sociologique et politique profonde des dynamiques sociales contemporaines, examinant les tensions entre la classe ouvrière et les élites intellectuelles, ainsi que les enjeux de l'homosexualité et de l'identité dans une société en mutation. Le livre invite à une réflexion sur les héritages familiaux, les mécanismes de domination sociale et les possibilités de résistance et de transformation individuelle et collective. En combinant l'autobiographie avec l'analyse sociologique, Éribon offre un regard sur les questions de pouvoir, de classe et d'identité dans la France contemporaine, suscitant des débats et des réflexions essentiels sur les enjeux de la modernité et de la diversité sociale.

Philosophe et sociologue, Éribon, dans ce récit autobiographique, n'offre pas seulement une analyse de sa vie passée, de son homosexualité et de sa famille, mais aussi un point de vue d'un intellectuel issu du milieu qu'il défend, simple, sexiste, homophobe, certes, mais il ne manque pas de préciser que tous ces aspects ne sont que des empreintes de la société dominatrice dont les plus dépourvus sont des victimes. Ce qui nous intéressera, toutefois, ce n'est pas son regard de sociologue, mais celui d'intellectuel et d'homosexuel qui revoit son passé, après des années d'absence et d'expériences, pour redécouvrir cette époque qu'il a refoulée au fond de son être afin d'essayer de la comprendre. Lors de ce voyage introspectif, il revisite des sujets tels que la relation père-fils, la domination masculine, sa souffrance en tant qu'intellectuel, la honte de ses origines, et son homosexualité. Le premier de ces sujets que nous allons voir de plus près est aussi celui qu'on retrouve (et nous le verrons plus tard) chez d'autres auteurs homosexuels, et c'est aussi le sujet sur lequel s'ouvre le présent livre : la relation qu'avait (ou n'avait pas ?) Éribon avec son père.

³⁷ Éribon, D. (2018). *Retour à Reims*. Flammarion. Ceci est l'édition avec laquelle nous travaillons.

4.1.1. La relation père-fils

Tout comme *L'Étranger* d'Albert Camus s'ouvre sur la célèbre phrase dans laquelle le narrateur annonce, avec une indifférence frappante, la mort de sa mère, *Retour à Reims* offre un motif similaire dès les premiers paragraphes, où Éribon écrit :

« *Quand je l'appelai, le 31 décembre de cette année-là, peu après minuit, pour lui souhaiter une bonne année, ma mère me dit : "La clinique vient de me téléphoner. Ton père est mort." Je ne l'aimais pas. Je ne l'avais jamais aimé.* »³⁸

À la différence de Meursault, Éribon se rappelle avec précision le jour de la mort de son père, mais il n'empêche que le lecteur peut se trouver surpris du « *Je ne l'aimais pas.* » brusque qui suit l'annonce de cette mort. Ces mots, dès le début du livre, laissent envisager la relation problématique qu'avait eu l'auteur avec son père. Un éloignement émotionnel, puis spatial, s'installait entre les deux hommes à partir de l'adolescence d'Éribon, dû notamment à la différence intellectuelle, et quoique le temps « guérit tout », les années de séparation n'ont pas suffi à l'auteur, car il développe :

« *Je savais que ses mois, puis ses jours étaient comptés et je n'avais pas cherché à le revoir une dernière fois. À quoi bon, d'ailleurs, puisqu'il ne m'aurait pas reconnu ? Mais cela faisait une éternité, déjà, que nous ne nous reconnaissons plus ? Le fossé qui s'était creusé entre nous quand j'étais encore adolescent s'était élargi au fil des années, et nous étions devenus des étrangers l'un pour l'autre. Rien ne nous attachait, ne nous rattachait l'un à l'autre.* »³⁹

Père et fils devenus étrangers, et aucun des deux ne cherche à faire le premier pas pour franchir le « fossé » qui les sépare. À quoi bon ? Pour le père, le fils représente tout ce qui va à l'encontre du milieu dans lequel il vit : passionné par la lecture, le savoir, il ne cherche pas à quitter le système scolaire le plus tôt possible pour gagner sa vie et aider à subvenir aux besoins de la famille (nous en reparlerons ultérieurement) ; d'ailleurs, le fils est homosexuel, ce qui, dans le milieu ouvrier et populaire, est une anomalie (nous en reparlerons). Et pour le fils, le père « *incarn[e] ce qu'[il] avai[t] voulu quitter, tout ce avec quoi [il] avai[t] voulu rompre* »⁴⁰.

³⁸ Éribon, D. (2018). *Op. cit.*, p. 15.

³⁹ *Ibid.*, p. 15.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 17. *Idem* pour la citation suivante.

Ainsi, Éribon n'avait pas de modèle positif en la personne de son père, bien au contraire : ce dernier était pour lui « *une sorte de modèle social négatif, un contre-repère* ». Voulant fuir ce milieu, et honteux de ses origines, il pourrait sembler naturel qu'Éribon veuille quitter celui qui, à ses yeux, en est un parfait représentant. Toutefois, ce désir à fuir son père ne provient pas du seul fait qu'il représentait ce à quoi l'auteur se refusait. Ceci ne fit qu'agrandir le « fossé » déjà créé par le manque d'attachement de l'un à l'égard de l'autre. Le lien qui unit le fils à son père était absent, et Éribon le confirme en disant : « [...] *ce qui m'unissait à mon père me paraissait relever du seul lien biologique et juridique : il m'avait engendré, je portais son nom, et, pour le reste, il ne comptait pas pour moi.* »⁴¹ Cet éloignement, donc, s'effectuait sur deux niveaux : sur le niveau social et sur le niveau familial. Et ces deux causes, entre autres, vinrent ajouter un troisième niveau d'éloignement : spatial, lorsqu'Éribon quitte le foyer familial pour s'installer à Paris. On ne peut guère s'étonner qu'un fils, qui aspire vers un parcours académique, et un père, représentant du milieu ouvrier pour qui la scolarisation obligatoire n'est qu'un attermoisement du travail de la progéniture, aient peu de choses à se dire. L'auteur se rend bien compte qu'« *à sa mort [celle du père], [il s']aperçu[t] qu[il] ne lui avai[t] pour ainsi dire jamais parlé.* » Cette mort qui, pour beaucoup, serait, si non une raison de renouer avant la mort, au moins une raison de regretter après la mort (et qui le sera pour les auteurs dont nous parlerons), elle ne le fut pas pour Éribon, qui n'a pas assisté aux obsèques et qui « *en [a] toujours voulu à [s]on père d'avoir été cet homme-là* »⁴², d'être « *une sorte d'incarnation d'un certain monde ouvrier* », d'être cet homme qui disparaît pendant deux ou trois jours, rentre « *ivre mort* » et déchaîne sa rage en lançant des bouteilles contre le mur devant les yeux de sa femme et de ses deux fils⁴³.

Le comportement du père, toutefois, n'est pas une exception, au contraire : dans les milieux dont Éribon parle, il est même assez courant. Des hommes vulgaires, violents, agressifs, des femmes avec peu de liberté, contraintes à mener une double journée de travail ; le regard porté sur le sexisme et sur la domination masculine est le second point que nous allons voir.

4.1.2. Sexisme et domination masculine dans les milieux ouvriers

Quoique le sexisme et la domination masculine ne soient pas l'intérêt principal du texte, l'attitude de l'auteur quant à cette problématique est claire à travers les pages, et nous préférons

⁴¹ *Ibid.*, p. 18.

⁴² *Ibid.*, p. 98. *Idem* pour la citation suivante.

⁴³ *Ibid.*, p. 96.

la mentionner, du fait notamment que les autres textes que nous analyserons accordent une importance plus ou moins grande à ce sujet.

L'une des choses qui sont évidentes à tel point qu'on aurait tendance à les ignorer, est la stricte division du travail entre les sexes. Si nous nous limitons à la pêche, activité que l'auteur détestait, « *les hommes pêchaient, les femmes tricotaient, lisaient des romans-photos ou s'occupaient des enfants, préparaient les repas...* »⁴⁴. Déjà enfant, quand il devait participer à ce passe-temps adoré des hommes, « *[il] voulais[t] lire, et non pas perdre [s]on temps à tenir une canne à pêche et à surveiller les oscillations d'un bouchon de liège à la surface de l'eau.* » Il comprenait que l'identité sexuelle nous prédestinait à des fonctions précises dans la société, ne serait-ce que lors des activités telles que la pêche ; il comprenait qu'il était étranger à ce monde, ou que ce monde lui était étranger. Mais cette division du travail ne se limite pas uniquement à la pêche, mais aussi à la vie professionnelle. Dans le milieu d'où sort Éribon, c'est l'homme qui subvient aux besoins de la famille, et c'est la femme qui s'occupe du ménage et des enfants. Si jamais l'homme n'y arrive plus tout seul et que sa femme va travailler elle aussi, c'est un échec. Il sera la risée des autres. L'auteur nous partage la réaction de son père :

*« Mon père eut beau ressasser que ce n'était pas "le rôle d'une femme d'aller travailler en usine", se sentir atteint dans son honneur masculin de n'être pas en mesure de subvenir seul aux besoins du foyer, il lui fallut se résigner et accepter que ma mère devienne "ouvrière", avec tout ce que ce mot charriait de péjoratif [...] »*⁴⁵

Pourquoi péjoratif ? Parce que les hommes étaient effrayés à l'idée de perdre le contrôle de leurs conjointes ou compagnes, craignant qu'elles « *couchent à droite à gauche* ». Nombreuses sont aussi les femmes qui sont victimes du harcèlement sexuel au travail, qui « *était l'une des règles quasiment instituées* »⁴⁶.

La liste d'Éribon de ce que les femmes ont subi (et subissent toujours) pourrait être longue, mais pour ne pas trop nous attarder sur le sujet (comme nous l'avons dit, cette problématique n'est pas au cœur du livre ni de notre analyse, et elle serait plutôt du domaine sociologique), voici une énumération non exhaustive des autres observations de l'auteur, avec le numéro de la page marqué en parenthèses : la liberté sexuelle des hommes, qui s'oppose aux restrictions sexuelles des femmes comme le manque de contraception ou interdiction d'accès à

⁴⁴ *Ibid.*, p. 60. *Idem* pour la citation suivante.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 55. *Idem* pour la citation suivante.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 67.

l'IVG sous peine d'emprisonnement (75–76) ; l'amant-père qui fuit la femme qu'il a mis enceinte (63) ; le père qui met sa fille enceinte à la porte (63) ; l'impossibilité pour les femmes de conduire — même si le mari est ivre, c'est lui qui prend le volant (59) ; la punition après la Libération des femmes qui « collaboraient horizontalement » pour garantir la survie (77) ; le mari qui aurait tué sa femme si elle ne rentrait pas pour dormir (100, rappelons à la même occasion les fréquents découchages du père d'Éribon). On trouve aussi la rage, la violence, l'agressivité, telles des émotions qu'on a du mal à contrôler, dont les femmes sont souvent la cible ou finissent par être la cible (59, rappelons aussi les accès de colère du père de l'auteur). Il paraît que ce trait n'est pas propre uniquement aux hommes, et que le besoin de chercher des problèmes pour pouvoir se mettre en colère afin de se quereller, est tout aussi propre aux hommes qu'aux femmes. Enfant, Éribon cherchait artificiellement à adopter ce genre de comportement, ces « *valeurs incorporées de [s]on milieu social* », mais quand il arriva au secondaire :

« Je délaissai bien vite les jeux de rôles de l'affirmation masculine (le tempérament bagarreur, qui ne me convenait guère, et que j'avais calqué sur celui de mon frère aîné et plus généralement des hommes – mais aussi des femmes – de ma famille) pour au contraire me dissocier, de façon de plus en plus marquée, de ces manières d'être caractéristiques des jeunes gens des classes populaires. »⁴⁷

Avec le refus de ces « valeurs », il rejette aussi la classe à laquelle il appartient et dont il voudra à tout prix s'affranchir. Ses origines le destinent à un parcours scolaire court et au travail d'ouvrier ou, comme son frère, de boucher. Continuer ses études, et surtout aimer ses études, c'est pour lui la possibilité de quitter ce monde qu'il déteste. Et nous voilà au troisième point du récit, important : un intellectuel qui souffre.

4.1.3. La souffrance de l'intellectuel (homosexuel)

Comme nous l'avons vu plus haut, le milieu dans lequel avait grandi Éribon n'était pas propice au développement intellectuel d'un adolescent épris du savoir. L'exemple de la pêche nous a montré que la lecture était réservée aux femmes, or Éribon aimait lire. Les enfants des ouvriers veulent quitter le système scolaire au plus tôt ; or, pour Éribon, le lycée et puis l'université

⁴⁷ *Ibid.*, p. 169. *Idem* pour la citation précédente.

étaient les moyens qui lui ont permis de fuir cette situation où tout jouait contre ceux qui aspiraient vers un parcours académique.

Dans le chapitre consacré à la relation père-fils, nous avons compris que l'auteur n'avait trouvé aucun exemple en la personne de son père, sauf peut-être un « anti-repère », un anti-exemple, qui lui a servi, entre autres, de force motrice pour quitter l'espace familial. Mais si le père n'était pas un bon parent, il n'était pas non plus un bon époux, car « *très tôt après leur mariage, [l]a mère commença de ne plus éprouver pour son mari qu'un sentiment constant d'hostilité, qui s'exprimait à grands cris, et parfois dans le bruit des portes qui claquent ou le fracas de la vaisselle jetée à terre, lors de leurs fréquentes disputes, mais, plus profondément encore, se manifestait à chaque instant ou presque de leur vie commune.* »⁴⁸ Sa mère a bien voulu quitter l'homme pour lequel elle ne chérissait plus aucun amour, mais le divorce lui fut impossible ; ici réapparaissent le sexisme, la misogynie et la condition de la classe ouvrière : elle ne peut partir avant le jugement officiel, pour ne pas se mettre « dans son tort »⁴⁹ ; elle craignait la réaction violente du père ; elle savait que la procédure serait longue et couteuse. Enfin, elle renonça à l'idée du divorce, et « *leur routine continuait : les scènes, les cris, les échanges d'invectives* »⁵⁰. De telles violences familiales n'ont pu que laisser des marques profondes. Nous savons que cette situation familiale a poussé Éribon à quitter son milieu, mais ce n'est pas tout :

Ce climat de guerre conjugale, ces scènes itératives d'affrontement verbal, ces hurlements, cette folie à deux avec les enfants pour témoins comptèrent sans doute beaucoup dans ce qui détermina ma volonté de fuir mon milieu et ma famille (et pendant longtemps l'idée même de famille, de couple, de conjugalité, de lien durable, de vie commune, etc., me fit horreur. »⁵¹

Si Éribon a quitté sa famille, il lui fut impossible de se séparer tout à fait des valeurs qu'elle incarnait. Elles restèrent profondément ancrées en lui ; « *[c]ela ne [l]'avait jamais quitté, [c]omme la trace ineffaçable d'un trauma d'enfance.* »⁵² Une étude psychologique pourrait

⁴⁸ *Ibid.*, p. 80.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 81. *Idem* pour la citation suivante.

⁵⁰ Sur ce point, toutefois, Éribon prie le lecteur de se garder d'un regard biaisé par d'éventuelles pensées féministes. Il précise que, malgré toutes les circonstances qui la poussèrent à renoncer au divorce, sa mère était très violente, « *peut-être plus que [s]on père* » (p. 81), et que ce fut elle à blesser le père lors de l'unique confrontation où le sang coula.

⁵¹ Éribon, D. (2018). *Op. cit.*, p. 82.

⁵² *Ibid.*, p. 96.

présenter une analyse plus détaillée des dégâts qu'a eu sur le jeune garçon un tel milieu. Ce qui nous intéresse, c'est que ce milieu, qu'il voulait à tout prix abandonner, lui fut en même temps l'impulsion pour concentrer ses efforts dans ce qui se présentait comme son unique issue : le lycée, puis l'université.

Certes, l'idée seule de fréquenter le lycée paraît impensable dans ces milieux. Éribon précise, observation que nous reverrons chez Édouard Louis, qu'on ne voulait pas prolonger les études des enfants, afin qu'ils puissent commencer à travailler et contribuer financièrement à la famille. Nous trouvons cette description de ces manières de penser :

« Dans son milieu [celui de son père], on allait à l'école jusqu'à 14 ans, puisque c'était obligatoire, et on quittait l'école à 14 ans, puisque ça ne l'était plus. [...] Sortir du système scolaire n'apparaissait pas comme un scandale. Au contraire ! »⁵³

Aller au lycée, échapper au déterminisme social et ainsi à la voie tracée par le père, cela ne pouvait pas passer inaperçu (d'autant plus que ce sont les parents qui financent les études). Quand Éribon commença à fréquenter le lycée, le « fossé » entre lui et sa famille s'élargit. Quoique ses parents lui permettaient de poursuivre son éducation, il leur en voulait de ne pas être « *les interlocuteurs qu'[il] aurai[t] rêvé d'avoir* »⁵⁴. Il savait, à peu près, dans quelles conditions ils travaillaient, mais à l'époque il ne s'en occupait pas : « *[il] étai[t] trop fasciné par la découverte de la culture, de la littérature, de la philosophie [...]* ». Dans la vie du jeune Éribon se créent ainsi deux mondes radicalement opposés : d'un côté, on a le lycée, la ville, la bourgeoisie, la culture ; de l'autre, le foyer domestique, la classe ouvrière, l'ignorance, la violence. Aspirant vers le premier, il « calque », comme il calquait les manières de son frère aîné, le comportement, les passions, les apparences, de ses camarades de classe, ce qui lui vaudra des « *Tu te prends pour qui ?* » ou « *Tu crois que tu vauds mieux que nous ?* »⁵⁵ de la part de ses parents⁵⁶. L'auteur avoue plus loin avoir remarqué chez les personnes cultivées « une sorte de contentement de soi » et « un sentiment de supériorité ». Il s'en sentit intimidé, mais « *[il] essay[a] néanmoins de leur ressembler, d'agir comme s'[il] étai[t] né comme eux, de*

⁵³ *Ibid.*, p. 50.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 86. *Idem* pour la citation suivante.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 83.

⁵⁶ Notamment de la part de sa mère, précise-t-il, qui, « *à cause de la malédiction lancée contre [s]a mère et [elle]* », n'avait pas fait d'études. Une certaine rancœur, donc.

manifester la même décontraction qu'eux dans la situation esthétique »⁵⁷. Le lycée devenait ainsi sa maison, le monde intellectuel son refuge, et là où « [s]on frère continuait d'incarner un ethos populaire et une manière d'être et de tenir son corps qui le rattachait au monde social auquel [ils] apparten[ai]ent, [lui il se] fabriqua[t] un ethos lycéen tout aussi typique et qui [l]'en éloigna »⁵⁸. Cette préférence pour le domaine intellectuel se manifestait aussi par une incapacité quant au travail manuel⁵⁹ et par le refus du sport⁶⁰, actif ou à la télévision. Dévier de ces « valeurs masculines des classes populaires »⁶¹ signifie, comme aurait dit le frère d'Éribon, être « efféminé », ce qui, pour un garçon dans un milieu ouvrier, rime avec « pas normal, bizarre, étrange »⁶².

Toutefois, abandonner sa famille et le milieu qu'elle représente et fuir dans un monde intellectuel et académique ne le sauve pas tout à fait. Avec un recul de nombreuses années, Éribon se rend compte de son égoïsme⁶³. Comme nous l'avons dit, ses parents travaillaient afin qu'il puisse rester dans le système scolaire, et lui, sans reconnaissance, sans un regard par-dessus son épaule, il fuit le milieu familial. Quand un enfant finit ses études et commence à travailler, la famille s'en trouve pécuniairement soulagée : elle ne doit plus le nourrir, c'est lui au contraire qui aide à apporter de l'argent dans le ménage. Pendant ses premières années universitaires, pour retrouver une plus grande autonomie financière, Éribon commence à travailler et, n'étant plus dépendant de sa famille, il la quitte, au grand étonnement de sa mère qui s'attendait à ce qu'il continuât d'habiter chez eux pour « rendre [s]a paye » :

*« Ils avaient subvenu à mes besoins et ma mère eut bien du mal à comprendre et à accepter que je quitte le domicile familial le jour même où je me mis à gagner ma vie, au lieu de les aider à mon tour. Cela dut la perturber. »*⁶⁴

⁵⁷ Éribon, D. (2018). *Op. cit.*, pp. 107-108. Et les deux citations précédentes.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 110.

⁵⁹ Le père d'Éribon était un bricoleur, fier de ses capacités. L'auteur, lui, dit : « *Moi, je ne savais rien faire de mes dix doigts.* » (p. 57)

⁶⁰ « *La culture sportive, le sport comme unique centre d'intérêt – des hommes [...] – autant de réalités que j'avais à cœur de juger de très haut, avec beaucoup de dédain et un sentiment d'élection.* » (p. 58) La seconde moitié de cette phrase nous laisse penser que cette incapacité au travail manuel et le refus du sport étaient, dans une mesure plus ou moins grande, voulus et artificiels. S'il refusait la classe ouvrière, il refusait aussi les valeurs que celle-ci véhiculait.

⁶¹ Éribon, D. (2018). *Op. cit.*, pp. 110. *Idem* pour « efféminé ».

⁶² *Ibid.*, p. 91. Éribon précise, pour ces épithètes tout comme pour « efféminé », qu'à cette époque, elles ne se référaient qu'à sa « déviation intellectuelle », qu'à son « ethos lycéen », pour le dire en ses propres termes. Il ajoute toutefois que, plus tard dans sa vie, ces mots porteront aussi sur sa sexualité.

⁶³ « *Je fus égoïste. Il s'agissait de me sauver moi-même, et je n'étais guère enclin – j'avais 20 ans ! – à prêter attention aux dégâts que ma fuite provoquait.* » (p. 117)

⁶⁴ *Ibid.*, p. 193. *Idem* pour « rendre ma paye ».

Mais si le sentiment de culpabilité envers son égoïsme passé ne lui vint que plus tardivement, il se rendit rapidement compte que, refusant obstinément sa classe d'origine, il n'appartenait pas non plus au milieu vers lequel il aspirait. Il était « *une sorte d'intrus, quelqu'un qui n'[était] pas à sa place* »⁶⁵. Éribon se trouve ainsi coincé entre deux mondes, et pour parvenir tout à fait au monde intellectuel, ses efforts et ses soins s'en trouvent multipliés. Il lit et étudie des philosophes marxistes, devient lui-même trotskiste et militant pour la cause ouvrière. Éribon se crée une persona d'intellectuel qui plaide pour la cause de ceux dont il méprise et fuit les valeurs, et cela nous amène vers notre quatrième point : la honte de ses origines.

4.1.4. La honte de ses origines

Au lycée, Éribon abandonna bien vite les « valeurs incorporées de [s]on milieu social »⁶⁶, qui veulent que les hommes soient des « bagarreurs » qui ne s'adaptent pas au système scolaire. Il comprit que, s'il voulait fuir sa classe, il fallait abandonner ce qu'il appelle les « jeux de rôles de l'affirmation masculine » : « *Résister, c'était me perdre. Me soumettre, me sauver.* »⁶⁷ Par résister, il entend suivre la voie tracée par les hommes de son milieu, se rebeller contre le système scolaire, peut-être même le quitter avant le baccalauréat pour rejoindre les ouvriers dans une usine locale⁶⁸. En revanche, la soumission est celle à la « culture légitime » des classes bourgeoises et dominantes. Cette culture, si présente dans le système éducatif qui cherche à rendre égaux, continue à rappeler aux enfants et aux adolescents leur différence, leur non-appartenance. Éribon savait que c'était précisément cette culture des dominants qui allait lui rendre possible la fuite, rendue d'autant plus importante qu'il découvrait son homosexualité, et ainsi il se soumit :

« [...] je choisis la culture contre les valeurs populaires viriles. Parce qu'elle est un vecteur de "distinction", c'est-à-dire de différenciation de soi d'avec les autres, de mise à distance des autres, d'écart situé avec eux, l'adhésion à la culture constitue souvent pour un jeune gay, et notamment pour un jeune gay issu des milieux populaires, le mode de subjectivation

⁶⁵ *Ibid.*, p. 172.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 169. *Idem* pour les deux citations suivantes.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 172.

⁶⁸ On reverra le même sujet chez Édouard Louis :

qui lui permettra de donner un appui et un sens à sa “différence” et, par conséquent, de se bâtir un monde, de se forger un ethos autre que celui qui lui vient de son milieu social. »⁶⁹

Adhérer à cette culture signifie poursuivre ses études et nier ce qui va à l'encontre de ladite culture. Dans le milieu d'Éribon, on refusait de se soumettre au système et on en était exclu. Pour l'empêcher, il fallait exclure ce milieu et ses valeurs, et par conséquent ceux qui les incarnaient : la famille. Pour ne pas être exclu, donc, il fallait « [s']exclure de [s]a propre famille, de [s]on propre univers ». Une fois dans le milieu bourgeois, Éribon cherchait par tous les moyens à s'affranchir de son passé, de ses origines, et l'idée seule que ses camarades, ses collègues ou ses amis de la grande ville pussent le voir avec un parent⁷⁰ ou découvrir d'où il venait⁷¹, l'épouvantait. Tout comme Pierre Bourdieu avait cherché à voiler ses origines sociale et géographique en corrigeant l'accent⁷², Éribon eut à cœur d'« oublier les prononciations et les tournures de phrase fautives, les idiomatismes régionaux [...], [de] corriger l'accent du Nord-Est et l'accent populaire en même temps, [d']acquérir un vocabulaire plus sophistiqué, [de] construire des séquences grammaticales plus adéquates [...], [de] contrôler en permanence [s]on langage et [s]on élocution »⁷³, ce qui lui vaudra des « Tu parles comme un livre »⁷⁴. Malheureusement, changer la manière dont on s'exprime ne suffit pas : notre culture d'origine s'incruste et laisse des traces bien plus profondes, comme la musique classique qu'Éribon ne connaissait pas, ou encore les grandes œuvres de la littérature classique qu'il n'avait pas lues. Il lui fallut cacher ses lacunes, son manque de culture, et il le fit moyennant des airs hautains et méprisants⁷⁵.

Éribon cherchait donc à effacer toute trace que son passé aurait pu laisser sur lui, pour s'intégrer dans la classe bourgeoise. Mais il restait toutefois, comme nous l'avons déjà mentionné, sa famille ; il pouvait la fuir, rompre avec ses valeurs et ses convictions, mais toujours est-il qu'il ne pouvait l'effacer, la faire disparaître. Il était constamment hanté par l'idée qu'on pût découvrir quoi que ce fût sur sa famille, sur ses origines. Nous avons vu son malaise

⁶⁹ *Ibid.*, p. 170.

⁷⁰ « Moi, j'étais gêné, terrorisé à l'idée qu'on puisse me voir avec lui [son grand-père], perché sur son étrange attelage. » (*Ibid.*, p. 72.)

⁷¹ « Mais j'aurais été mortifié que les gens que je connaissais [...] sachent où ils [ses parents] vivaient. J'étais plus que discret à ce sujet, et quand on me posait des questions, j'élundais, ou je mentais. » (*Ibid.*, p. 74.)

⁷² *Ibid.*, p. 167.

⁷³ *Ibid.*, p. 108.

⁷⁴ *Idem.*

⁷⁵ « Je déguisais mon inculture, mon ignorance des classiques, le fait que je n'avais quasiment rien lu de tout ce que les autres avaient lu à mon âge [...] en attitude hautaine et méprisante à leur égard, me moquant de leur conformisme : ils me traitaient de “snob”, ce qui, évidemment, me ravissait. Je m'inventai une culture, en même temps qu'une personnalité et un personnage. » (*Ibid.*, p. 179.)

quant à son grand-père, mais il s'agissait aussi du frère⁷⁶, qui lui servait aussi de ce qu'Éribon avait nommé, en parlant de son père, de l'anti-repère⁷⁷. Cette terreur lui venait aussi du fait que l'associer au milieu populaire, ouvrier, rural, signifiait l'associer aux propos racistes qu'on pouvait entendre sans cesse proférer dans de tels milieux :

« Et j'ai bien conscience que l'horreur que m'inspira à cette époque mon milieu d'appartenance est également liée à la consternation, et même à l'écoeurement, que provoquait en moi ce genre de propos entendus tous les jours, plusieurs fois par jour. »⁷⁸

S'affranchir de son passé et se transformer en intellectuel lui fut crucial non seulement pour faire une bonne impression sur ses camarades et ses futurs collègues, mais aussi sur d'éventuels garçons qu'il allait fréquenter. Sur ce sujet, Éribon mentionne notamment un garçon (auquel nous reviendrons dans le chapitre suivant) avec qui il fréquentait le lycée et dont il était amoureux. En effet, il ne voulait pas que le garçon comprît d'où il venait, mais là où le père et le frère représentaient pour le jeune Éribon une sorte d'anti-repère, ce garçon lui fut un modèle à imiter : « il [le] fascinait et [Éribon] aspirai[t] à lui ressembler »⁷⁹.

À force de nombreux efforts, Éribon cherchait à s'intégrer dans le milieu intellectuel bourgeois, en laissant derrière lui et en refoulant au plus profond de lui tout ce qu'il avait hérité de son milieu d'origine (auquel il était, malgré tout, rappelé, comme ce fut le cas lors du choix de la seconde langue vivante⁸⁰). Il essayait à « exorciser le diable »⁸¹ en lui, de sorte que l'on ne connût pas son secret. Toutefois, malgré la répulsion envers sa famille, ses valeurs et son milieu, Éribon était toujours du côté des ouvriers : « *J'étais politiquement du côté des ouvriers,*

⁷⁶ « *J'éprouvais une terrible gêne lorsqu'on me demandait ce qu'il [son frère] faisait et je m'arrangeais toujours ne pas dire la vérité.* » (*Ibid.*, p. 110.)

⁷⁷ « *Ce que je voulais se résumait à ceci : ne pas être comme lui.* » (*Ibid.*, p. 114.)

⁷⁸ *Ibid.*, p. 151. Éribon vient aussi avec une intéressante réflexion quant au racisme de sa mère : « *À la réflexion, cependant, j'en arrive à me demander si le racisme de ma mère, et le mépris virulent qu'elle (fille d'un immigré !) afficha toujours à l'égard des travailleurs immigrés en général, et des "Arabes" en particulier, ne fut pas un moyen pour elle, qui avaient appartenu à une catégorie sociale constamment rappelée à son infériorité, de se sentir supérieure à des gens plus démunis encore. Une manière de se construire une image valorisante d'elle-même, par le biais de la dévalorisation des autres, c'est-à-dire une manière d'exister à ses propres yeux.* » (pp. 151–152) Cette réflexion sur les raisons qui pourraient expliquer le racisme de la mère de l'auteur, mais aussi, plus généralement, des classes ouvrières, nous sera aussi utile lors de la lecture d'*En finir avec Eddy Bellegueule* d'Édouard Louis.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 175.

⁸⁰ Au lycée, devant choisir une LV2, Éribon opta pour l'espagnol, ne se rendant pas compte que cette décision trahissait ses origines : les enfants des bourgeois choisissaient l'allemand, les élèves les plus faibles l'espagnol. (*Ibid.*, p.180.)

⁸¹ *Ibid.*, p. 115.

mais je détestais mon ancrage dans leur monde. »⁸² On observe chez l'auteur un double ancrage dans le milieu ouvrier : celui de ses origines, qui lui fut donné à sa naissance et dont il cherche en même temps à se débarrasser ; et celui de ses convictions d'intellectuel, qu'il acquit et approfondit au cours de ses nombreuses lectures. Éribon se rendait compte de cette situation, et il s'interrogeait sans cesse :

*« Pourquoi la fréquentation d'un monde bourgeois ou petit-bourgeois m'a-t-elle conduit à renier ainsi ma famille et à avoir honte d'elle à ce point ? Pourquoi avoir intériorisé dans tout mon corps les hiérarchies du monde social alors que, intellectuellement et politiquement, je proclame les combattre ? »*⁸³

La situation dans laquelle se trouve le jeune Éribon est assez frustrante : la *persona* d'intellectuel qu'il s'est créée se bat pour la cause ouvrière, inspirée et alimentée des lectures de Marx et d'Engels ; en même temps, il ressent du dégoût et du mépris à l'égard du milieu ouvrier, notamment à cause de sa famille dont il déteste les valeurs (qui sont, bien sûr, celles de la classe ouvrière) ; son origine le met mal à l'aise à tel point qu'il cherche à s'en affranchir, faisant tout ce qui est en son pouvoir pour supprimer toute trace qui le relie à ce milieu qu'il déteste ; il a aussi honte de son origine, et la voile à tous ses nouveaux amis, camarades et collègues, terrifié à l'idée qu'on puisse la découvrir. À cela vient s'ajouter une autre vérité dissimulée : l'homosexualité. Éribon fut ainsi contraint à un « double placard » : il cachait son origine et en même temps sa sexualité.

4.1.5. L'homosexualité

Même si Éribon s'intéresse à la question LGBT et a publié plusieurs ouvrages traitant le sujet, l'homosexualité, à laquelle il consacre la cinquième et dernière partie de *Retour à Reims* (une trentaine de pages dans notre édition), n'est pas au cœur du livre. Il n'empêche qu'elle joue un rôle considérable dans la vie de l'auteur pour qui, parler de l'homosexualité dans ce livre, signifie partager son expérience personnelle d'un intellectuel gay, offrir un témoignage d'une époque où l'homosexualité était fort mal vue, et présenter des réflexions d'un sociologue sur le sujet.

⁸² *Ibid.*, p. 73. Éribon est persuadé que si le « peuple » qu'il défend n'avait pas été sa famille, il se serait épargné bien des « tourments intérieurs et des crises morales ». (*Ibid.*)

⁸³ *Ibid.*, p. 72.

Dans le chapitre précédent, nous avons mentionné l'influence qu'avait eu sur Éribon le garçon de la classe du lycée. Il « aspirait à lui ressembler », ce qui allait jusqu'à imiter son écriture, entre autres :

« Il écrivait des nouvelles – dans le registre du fantastique. Je voulus le suivre sur cette voie, et me mis à écrire également. Il avait pris un nom de plume. Je décidai de m'en choisir un aussi. »⁸⁴

Éribon se rend compte de l'importance de cette fréquentation. Ce fut ce garçon qui le poussa encore plus loin dans le monde intellectuel, et ce qui, au début, n'était que des apparences, devint plus tard une véritable passion :

« Toujours est-il que ce garçon brièvement fréquenté au lycée me donna le goût des livres, un rapport différent à la chose écrite, une adhésion à la croyance littéraire ou artistique, qui ne furent au début que joués, et qui devinrent chaque jour un peu plus réels. »⁸⁵

Cette culture feinte, puis réelle, suivait deux objectifs : plaire au garçon, et creuser encore davantage le fossé entre le jeune Éribon et ses origines ; dans un milieu où la masculinité se caractérise par le refus de l'éducation, la culture permet une différenciation d'avec les valeurs masculinistes et populaires, ce qui, selon Éribon, est très important pour un jeune gay qui cherche à se bâtir un monde autre que celui dans lequel il est né⁸⁶. Toutefois, grandir dans un milieu populaire et défendre ses valeurs est aux antipodes des arts et de la culture, et ceux qui échappent aux comportements majoritaires (masculinistes) sont, dans le cas des hommes, vus comme efféminés ou homosexuels, que ce soit vrai ou non. Éribon a recours à *Esquisse pour une auto-analyse* de Pierre Bourdieu, où est apparente la distinction, dans le milieu populaire, des hommes « esthètes » et « athlètes », comme si la passion pour la culture et les arts et celle pour le sport étaient des antonymes qui ne peuvent se trouver en une seule personne. Or, dans le milieu populaire, selon Bourdieu, c'est souvent le cas : à la notion d'« esthète » correspond l'intelligence, l'affection pour la culture et les art ; à la notion d'« athlète », en revanche,

⁸⁴ *Ibid.*, p. 176.

⁸⁵ *Ibid.*, p. 178.

⁸⁶ « [...] je choisis la culture contre les valeurs populaires viriles. Parce qu'elle est un vecteur de "distinction", c'est-à-dire de différenciation de soi d'avec les autres, de mise à distance des autres, d'écart institué avec eux, l'adhésion à la culture constitue souvent pour un jeune gay, et notamment pour un jeune gay issu des milieux populaires, le mode de subjectivation qui lui permettra de donner un appui et un sens à sa "différence" et, par conséquent, de se bâtir un monde, de se forger un ethos autre que celui qui lui vient de son milieu social. » (*Ibid.*, p. 170.)

correspond l'obsession par le sport (le pratiquer activement ou le regarder en passionné) et la rébellion. Cette opposition reviendrait à dire que les « athlètes » sont les sportifs (de la classe, du village), tandis que les « esthètes » sont ceux à qui on dit, comme c'était le cas d'Éribon, « pas normal, étrange, bizarre »⁸⁷ et qui sont souvent associés à l'homosexualité. Éribon n'est pas tout à fait d'accord avec cette attitude, sachant que le monde n'est pas noir et blanc ; il n'empêche que, quand il était jeune, Éribon avait cherché à ressembler le plus possible à la notion d'« esthète », telle qu'elle est décrite en opposition avec celle d'« athlète » dans le livre de Bourdieu :

« Disons que, après avoir commencé par ressembler à ceux qui, dans le récit de Bourdieu, chahutent et refusent la culture scolaire, j'allais m'efforcer de ressembler à celui qui joue du violon⁸⁸, à l'« esthète » qui ne veut pas appartenir au groupe des « athlètes », bien que m'adonnant encore avec assiduité à la pratique sportive (activité que j'abandonnai très vite pour correspondre pleinement à ce que je voulais être, regrettant même amèrement d'avoir transformé mon corps au lieu de l'avoir conservé malingre et filiforme, selon l'image que j'adoptai alors de ce qu'est et doit être l'allure d'un intellectuel. »⁸⁹

Malgré son regard ultérieur, déjà plus critique, sur cette dualité, Éribon en était imbibé et ne fut donc pas épargné par cette vision populaire et généralisante. Il n'échappa point non plus à la théorie à laquelle il allait adhérer des années plus tard et la développer dans *Réflexions sur la question gay*⁹⁰, selon laquelle « la fuite vers la grande ville, vers la capitale, pour vivre son homosexualité est un parcours fort classique et fort commun pour un jeune gay »⁹¹. La grande ville a bien des attraits pour les homosexuels : elle leur permet de s'isoler de leur famille, de fréquenter des personnes qui partagent le même train de vie, ou encore de développer leur culture. Dans les villes de l'époque, beaucoup plus qu'aujourd'hui, les lieux de rencontre étaient souvent la seule possibilité de connaître d'autres hommes gays. Ces lieux permettaient une « inversion des lois de l'évidence »⁹², selon lesquelles tout le monde est, dans la société de tous

⁸⁷ *Ibid.*, p. 91.

⁸⁸ Dans le récit de Bourdieu, un garçon qui joue du violon est « reconnu comme homosexuel » et persécuté par les « athlètes » qui manifestent ainsi qu'ils ne le sont pas. (*Ibid.*, p. 167.)

⁸⁹ *Ibid.*, pp. 169–170.

⁹⁰ Éribon, D. (1999) *Op. cit.* Dans le livre, Éribon consacre tout un chapitre à ce sujet. Dans le chapitre, il cite le sociologue danois Henning Bech : « la ville est le monde social propre à l'homosexuel, son espace vital. Il ne sert à rien d'objecter que de nombreux homosexuels ont vécu à la campagne. Dans la mesure où ils veulent être homosexuels, la grande majorité d'entre eux doit aller à la ville, d'une manière ou d'une autre. » (p. 33 in Éribon, D. *Réflexions sur la question gay*, Flammarion. Nouvelle édition enrichie de 2012.)

⁹¹ Éribon, D. *Retour à Reims*, 2018, *op. cit.*, p. 22.

⁹² *Ibid.*, p. 173.

les jours, a priori hétérosexuel, tandis que dans ces lieux, les hommes sont a priori homosexuels. Là-bas, les hommes pouvaient (et peuvent) exprimer ce qu'ils ressentent, des amours et des comportements sinon interdits et inadmissibles aux yeux de la société. Ces lieux, le plus souvent des bars, des toilettes publiques ou des parcs⁹³, servaient aussi d'initiation aux jeunes homosexuels, qui n'avaient pas à disposition des images, des discours représentant ce qu'ils ressentaient et ce qu'ils avaient tendance à nommer « amitié »⁹⁴, et leur permettaient de découvrir non seulement leur propre sexualité, mais toute la « subculture »⁹⁵ gay et queer. Comme le dit Éribon, « *les lieux de drague fonctionnaient comme des écoles de la vie gay* »⁹⁶, par l'intermédiaire, notamment, des conversations avec les habitués qui recommandaient livres, chanteuses, opéra, musique classique⁹⁷, etc. Grâce à cela, on devenait part d'une culture qui existait depuis au moins l'Antiquité et qui, malgré son caractère illicite et dissident, continuait à se transmettre et à se développer.

Toutefois, l'existence de ces lieux de rencontre n'échappait pas aux autorités locales et à ceux qui s'y aventuraient pour agresser les hommes qui s'y retrouvaient. Ce fut d'ailleurs la descente de la police au Stonewall Inn en 1969 qui déclencha les émeutes qui suivirent et qui furent à l'origine des Marches de la Fierté qui existent jusqu'à aujourd'hui. Éribon consacre à cette violence presque tout un chapitre qui commence ainsi :

« On est également confronté dans ces lieux de drague, hélas, à de multiples formes de violence. On y croise des gens bizarres ou des demi-fous et il faut toujours être sur ses gardes. Et surtout on s'expose à être l'objet d'agressions physiques par des voyous ou bien

⁹³ Comme le jardin des Tuileries : « [le] jardin des Tuileries, qui était l'un des lieux de drague où j'aimais aller la nuit tombée et où il y avait toujours beaucoup de monde. » (*Ibid.*, p. 220.) Les Tuileries était, depuis des siècles, un des lieux de rencontre les plus connus, comme le dit aussi Dominique Fernandez : « *Dès le XVIII^e siècle, les Tuileries [...] étaient le rendez-vous de ceux que leurs goûts poussent à se cacher dans des lieux spécialisés.* » (Fernandez, D. (2015). *Amants d'Apollon : L'homosexualité dans la culture.* Bernard Grasset, pp. 619–620.) Comme le précise Fernandez, et comme c'est clair du récit d'Éribon, les homosexuels n'étaient pas les seuls à connaître l'existence de ces lieux, mais aussi la police ou ceux qui s'y rendaient avec intention d'agresser les homosexuels. Dans son livre susmentionné, Fernandez consacre tout un chapitre aux Tuileries (chapitre qu'il nomme « Promenade aux Tuileries »), dans lequel, pendant une visite guidée, il parle de l'importance historique du jardin pour les homosexuels et aussi offre la description des pièces d'art qu'on peut y trouver.

⁹⁴ Éribon, D., & Louis, É. (2018). *Retour à Reims. Op. cit.* pp. 173–174.

⁹⁵ « [un] héritage culturel (un héritage multiple, bien sûr, selon les âges et les classes sociales, et qui se transforme au fil du temps, mais qui façonne les contours d'une "culture" spécifique, ou si l'on préfère d'une "subculture"). » *Ibid.*, pp. 214–215.

⁹⁶ *Ibid.*, p. 215.

⁹⁷ Éribon entre plus en détail, notamment avec ses expériences personnelles en ce qui concerne cette liste, aux pages 214 et 215.

à de fréquents contrôles d'identité par la police, qui y pratique un véritable harcèlement. Cela a-t-il changé ? J'en doute. »⁹⁸

Ces violences et ces agressions, qui existent depuis des siècles, n'ont rien de surprenant. Ce qui pourrait toutefois rendre perplexe, c'est le fait qu'on ne trouvait aucun soutien auprès de la police qui « n'a[vait] pas de temps à perdre pour des pédés »⁹⁹ et qui, ainsi, tolérait et contribuait à cette violence, alimentée aussi par la médecine et la psychanalyse : rappelons que l'homosexualité avait été considérée comme maladie jusqu'en 1990, ce qui ne faisait que compromettre l'image générale des gays et ce qui, selon Éribon, représentait « un autre type d'agression » :

« [...] non pas physique mais discursive et culturelle, et dont la prévalence, pour ne pas dire l'omniprésence, dans l'espace public participait d'une violence homophobe générale par laquelle on se sentait littéralement cerné. »¹⁰⁰

Il faut d'ailleurs insister que les agressions, par la police ou par ceux qui, dans le récit d'Éribon, se donnent le titre de « casseurs de pédés »¹⁰¹, ne sont pas seulement physiques, mais aussi verbales, sous forme de l'injure. L'injure, dans la pensée d'Éribon, est porteuse d'une énorme signification : « *L'insulte est un verdict. C'est une sentence quasi définitive, une condamnation à perpétuité, et avec laquelle il va falloir vivre.* »¹⁰² Pour un jeune gay qui découvre sa sexualité, elle représente un devenir inévitable ; pendant sa jeunesse, il en est entouré, mais une fois gay, il en est la cible, et il l'est aussi rétrospectivement. Les homosexuels sont façonnés par les insultes qu'ils entendent, ou qu'ils profèrent, ou dont ils sont la cible. « *Je suis un produit de l'injure, un fils de la honte,* »¹⁰³ écrit Éribon, phrase qui peut s'appliquer sur tous les homosexuels. L'insulte est un rappel incessant de l'anormalité, et celui qui s'en sert montre à

⁹⁸ *Ibid.*, p. 219. (Le chapitre consacré à la violence exercée sur la communauté LGBT est le chapitre 3, dans la partie V du livre.) À la fin de cet extrait, Éribon se pose la question si les choses ont changé, et se répond négativement. Quoique ce livre ait été écrit en 2009 et réédité en 2018, cette réponse négative est toujours valable aujourd'hui, au vu des événements tels que la fusillade dans un bar gay à Orlando, le 12 juin 2016, l'attaque à l'arme à feu dans un bar gay à Bratislava, le 12 octobre 2022, ou encore la fusillade dans un bar LGBT à Colorado Springs, le 19 novembre 2022.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 220.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 222. Selon Dominique Fernandez, « *l'homophobie est née avec la médecine et la psychiatrie* », l'idée qu'il développe : « *j'irai jusqu'à soutenir que médecins, psychiatres et psychanalystes ont créé l'homophobie, en pathologisant à outrance ceux qui avaient le malheur d'être leurs patients.* » (Fernandez, D. (2015). *Amants d'Apollon*. *Op. cit.* pp. 9–10.)

¹⁰¹ Éribon, D., & Louis, É. (2018). *Retour à Reims*. *Op. cit.*, p. 220.

¹⁰² Éribon, D. (2012). *Réflexions sur la question gay*. Flammarion, p. 26. Dans cet essai, Éribon consacre toute la première partie, nommée « Un monde d'injures », à l'insulte.

¹⁰³ Éribon, D., & Louis, É. (2018). *Retour à Reims*. *Op. cit.*, p. 224.

la fois l'anormalité de la cible tout en confirmant sa normalité. Les homosexuels refoulés s'en rendent compte, et en insultant les autres, pensent se ranger du côté des hétérosexuels, des « normaux » : ils insultent un individu en le rapprochant d'un groupe considéré anormal, groupe auquel ils appartiennent eux-mêmes¹⁰⁴.

Aujourd'hui, même si les choses ont considérablement changé, les insultes et les agressions restent toujours profondément présentes. Une condition sempiternelle à laquelle sont voués les personnes LGBT (et d'autres minorités). Éribon se pose des questions sur l'origine de cette haine, sur ce qui la motive. La réponse requerrait des études sociologiques poussées, la voici tout de même insinuée par l'auteur : « *Il n'est pas d'autre réponse [...] que l'arbitraire des verdicts sociaux, leur absurdité.* »¹⁰⁵

¹⁰⁴ Éribon, D. (2012). *Réflexions sur la question gay*. Flammarion, p. 113. Éribon nous partage aussi son expérience du point de vue d'un homosexuel refoulé qui insultait les autres : « *En l'insultant, je m'insultais moi-même, par ricochet, et le plus triste, c'est que je le savais confusément. Mais j'y étais poussé par l'irrépressible désir d'affirmer mon appartenance au monde des "normaux", d'éviter le risque d'être exclu de celui-ci.* » (Éribon, D., & Louis, É. (2018). *Retour à Reims*. Op. cit., p. 203.)

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 223.

5. Édouard Louis

Édouard Louis¹⁰⁶, né Eddy Bellegueule le 30 octobre 1992, est originaire d'Hallencourt, un petit village dans le nord de la France. Il est connu notamment pour sa série de romans à caractère autobiographique dans lesquels il explore ses expériences de pauvreté, de violence et sa quête d'identité personnelle au sein d'une société qui condamnait souvent son homosexualité.

Son premier roman, *En finir avec Eddy Bellegueule*, publié lorsqu'il avait 21 ans, le fit connaître sur la scène littéraire. Il y confronte le récit de son enfance et de son adolescence, luttant contre l'homophobie et la précarité économique. Il a ensuite décidé d'utiliser les motifs de la violence et de l'oppression sociale dans *Histoire de la violence* et *Qui a tué mon père*, approfondissant la narration avec une grande reconnaissance en mettant en lumière la société française et son influence sur l'existence humaine.

Ses œuvres vont bien au-delà de simples récits personnels : elles servent de critiques des systèmes sociaux et politiques. Son point de vue permet au lecteur de pénétrer dans la lutte des exploités et des marginalisés. Cela fait de lui une figure engagée de la littérature française contemporaine, mais les thèmes qu'il traite dans ses livres résonnent au-delà des frontières de l'Hexagone.

Pour notre travail, nous proposons une lecture analytique des thèmes dans son premier roman déjà mentionné, *En finir avec Eddy Bellegueule*.

5.1. *En finir avec Eddy Bellegueule*

En finir avec Eddy Bellegueule, publié en 2014, est un roman autofictif qui décrit sans détour et de manière saisissante la vie dans un petit village pauvre du nord de la France. Le roman aborde les questions d'identité, de classe et présente d'une manière crue la violence omniprésente qui touche beaucoup de personnes. Il englobe la lutte de l'auteur contre sa propre sexualité et la pression de se conformer aux notions traditionnelles de la masculinité imposées par une communauté ouvrière conservatrice. Le livre a été publié avec un énorme succès critique, est devenu un bestseller et a ravivé des vagues de discussions autour des questions

¹⁰⁶ Pour la biographie :

Contributeurs aux projets Wikimedia. (2024, mai 1). *Édouard Louis*. Wikipedia. En ligne. https://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89douard_Louis, consulté le 3 mai 2024.

Édouard Louis on Class, Violence, and Literature as a Space of Resistance. (2024, avril 5). Literary Hub. En ligne. <https://lithub.com/edouard-louis-on-class-violence-and-literature-as-a-space-of-resistance/>, consulté le 3 mai 2024.

d'inégalité sociale et des thèmes liés aux identités marginalisées dans la société française contemporaine.

5.1.1. Un village comme portrait des valeurs de la société ouvrière

Louis est né et a grandi dans un petit village du nord de la France, un milieu conservateur aux valeurs traditionnelles, « où il y [a] peu de place pour la différence »¹⁰⁷ et où « rien ne change, jamais »¹⁰⁸. C'est un monde où règnent la violence, la phobie de l'inconnu, la haine envers la différence, et pour cette raison, il s'agit d'un environnement stagnant, immuable. On observe une répartition claire du travail en fonction du sexe : les hommes travaillent à l'usine et les femmes font le plus souvent des caissières¹⁰⁹, si les circonstances les y obligent (par exemple un manque cruel d'argent ou, le plus souvent, l'impossibilité du père à apporter assez d'argent), car « il [est] indécent qu'une femme doive subvenir aux besoins d'un homme »¹¹⁰. Cette réalité nous permet d'emblée de remarquer le parallèle qu'il y a entre le milieu de Louis et celui d'Éribon qui, malgré un écart d'une quarantaine d'années, paraissent presque identiques. La société a évolué, ses valeurs ont changé, mais les milieux ouvriers ruraux restent imperméables aux changements sociaux et sociétaux.

Un tel milieu, conservateur et traditionnaliste, est régi par les valeurs masculines. Le sexisme et la misogynie sont la pierre angulaire de ces valeurs, et sont omniprésents dans le monde ouvrier rural, car un garçon devient homme non pas en adhérant aux valeurs propres aux hommes, mais en refusant tout ce qui est féminin ou est perçu comme tel¹¹¹ : un homme ne pleure pas¹¹², un homme ne va pas chez le coiffeur¹¹³, un homme ne va pas chez le médecin¹¹⁴, un homme n'est pas docile¹¹⁵. La relation envers les filles et les femmes est ambiguë, car les hommes, pour être hommes, détestent et refusent tout ce qui se rapportent aux femmes¹¹⁶, mais

¹⁰⁷ Louis, É. (2014). *En finir avec Eddy Bellegueule*. Seuil, p. 89.

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 103.

¹⁰⁹ *Ibid.*, pp. 40–41.

¹¹⁰ *Ibid.*, p. 46.

¹¹¹ Bourdieu, P. (2002) *La domination masculine*. Seuil, p. 90 : « [...] qu'est-ce en définitive que la virilité sinon une non-féminité ? [...] »

¹¹² « [...] être un homme, ne pas pleurer » *Ibid.*, p. 42.

¹¹³ « L'idée même qu'un homme aille chez le coiffeur était mal perçue. » *Ibid.*, p. 116.

¹¹⁴ « [...] il s'agissait de méfiance, d'hostilité à l'égard de la médecine et des médicaments. » *Ibid.*, p. 124. Louis consacre tout un chapitre à ce sujet : « La résistance des hommes à la médecine ».

¹¹⁵ « [...] la docilité à l'école était une caractéristique féminine. » *Ibid.*, p. 86.

¹¹⁶ Une attitude intériorisée même chez les petits garçons qui ne veulent pas des copines mais des copains, pour pouvoir jouer au football. (*Ibid.*, p. 67.) L'intériorisation de cette attitude est ensuite réintériorisée chez les parents qui, selon le cercle d'amis de leur enfant, commencent à proférer des verdicts quant à leur sexualité.

en même temps deviennent hommes à travers les femmes (ou, mieux, par leur sexualité exprimée à travers les femmes) : un garçon doit avoir une copine, les commentaires sexistes des hommes¹¹⁷, etc. Il est toutefois intéressant d'observer qu'on réaffirme aussi son hétérosexualité par une homosexualité jouée : « *Jouer aux homosexuels était une façon pour eux de montrer qu'ils ne l'étaient pas.* »¹¹⁸ Il faut, bien sûr, ne pas être homosexuel pour pouvoir le jouer. Nous y reviendrons.

On devient homme, donc, en refusant ce qui est féminin tout en insistant sur sa propre sexualité réalisée à travers les femmes. Les filles, quant à elles, deviennent des femmes en mettant au monde un enfant¹¹⁹. Nous sommes donc dans une situation où on ne devient homme ou femme qu'à travers un ou une autre : les hommes à travers les femmes tout en refusant leurs valeurs, les femmes à travers les enfants. Pour terminer ce triangle esquissé, si l'enfant est un fils, il peut servir de confirmation de la masculinité du père, car « *un père renfor[ce] son identité masculine par ses fils, auxquels il se d[oi]t de transmettre ses valeurs viriles [...].* »¹²⁰ On inculque au fils les valeurs du père (ou plutôt les non-valeurs, les antivaleurs), ce qui l'obligera à suivre le parcours déjà tracé pour lui : se réaliser à travers l'hétérosexualité et le refus des valeurs féminines. Ainsi, le fils ne se réalise pas à travers son père, mais il est réalisé par son père. Comme lui, et comme tant d'autres avant et en même temps que lui, il doit devenir un « dur »¹²¹, et les « durs » sont, entre autres, violents.

La violence, dans le milieu ouvrier où a grandi Louis, est chose ordinaire et omniprésente. « *Pour un homme la violence [est] quelque chose de naturel, d'évident.* »¹²² Allant de pair avec l'alcoolisme, elle ne se limite pas aux querelles entre hommes dans des bars, mais on la trouve aussi au sein des familles, et dans celle de Louis, les hommes n'y échappaient pas : le père qui tape les murs quand il est « énervé », le grand frère qui frappe sa copine, la sœur qui se fait frapper par son copain¹²³, et enfin le cousin Sylvain¹²⁴, le « dur » modèle de la

¹¹⁷ « *Devenir un garçon passait nécessairement par les filles.* » (*Ibid.*, p. 167.) « *Les commentaires sur les femmes [...] pour réaffirmer leur virilité entre hommes [...].* » (*Ibid.*, p. 115.)

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 149.

¹¹⁹ « *Tout se passe comme si, dans le village, les faisaient des enfants pour devenir des femmes, sinon elles n'en sont pas vraiment. Elles sont considérées comme des lesbiennes, des frigides.* » (*Ibid.*, p. 59.)

¹²⁰ *Ibid.*, pp. 24–25.

¹²¹ Terme utilisé par Louis, sûrement repris au langage du milieu ouvrier et rural.

¹²² *Ibid.*, p. 42.

¹²³ Ces trois scénarios apparaissent dans le chapitre que Louis nomme « Le rôle d'homme », pp. 42–58. Dans le cas du père qui tape les mur, nous pouvons ajouter que la violence physique ne se manifeste pas seulement sur d'autres personnes, mais aussi sur des objets, et peut ainsi prendre la forme de vandalisme. Louis nous donne en exemple son frère aîné : « [...] une fois saoul et drogué il ira taguer les supermarchés et les arrêts de bus ou mettre le feu aux gradins du stade du village. » (Louis, É. 2018. *Qui a tué mon père*. Seuil, pp. 57–58.)

¹²⁴ Tout un chapitre est consacré à l'histoire du cousin, « Sylvain (un témoignage) ». (Louis, É. 2014. *En finir, op. cit.*, pp. 128–142.)

famille. Au total, on compte trois types de violence dans le roman. La première, qui est à la fois la moins visible mais aussi la plus présente, est la violence de classe. Elle transparait à travers tout le livre, sous forme de la condition des ouvriers et de leurs familles, de la pauvreté, et quelquefois fait des apparitions bien plus précises : les autorités qui s'expriment d'un langage inintelligible par ceux et celles qui proviennent du milieu ouvrier¹²⁵, les bourgeois qui traitent les pauvres de fainéants¹²⁶, ou encore Louis lui-même qui cherche à imposer ses valeurs nouvellement acquises à sa mère¹²⁷. Louis attaque cette violence de front dans son livre *Qui a tué mon père*, où il dit : « *L'histoire de ton corps [celui de son père] accuse l'histoire politique.* »¹²⁸ Par ces mots, Louis dit que la condition dans laquelle finissent les plus dépourvus (souvent exploités et puis abandonnés) peut être inculpée aux politiciens qui n'en ont que faire.

Le deuxième type de violence est la violence physique. Celle-ci est déjà bien plus présente, notamment entre les hommes. Dans le roman, elle est incarnée avant tout par le père, par le frère aîné, par les deux garçons du collège qui harcèlent le jeune Eddy, et, dans le chapitre à lui consacré, par Sylvain. La violence entre le père et le frère aîné trouve son summum dans l'épisode où ce dernier bat le père à tel point qu'il doit consulter de médecin¹²⁹. Mais c'est surtout le harcèlement au collège qui représente la forme de violence qui accompagne le jeune garçon au quotidien et qui, naturellement, lui pèse tant qu'il cherche à rester à la maison qu'il déteste. C'est d'ailleurs sur ce harcèlement que s'ouvre le roman, sur un crachat dans le visage. Louis offre, dès les premières pages, un aperçu du ressenti de la victime¹³⁰, puis plonge dans l'analyse du fonctionnement du harcèlement scolaire : celui-ci sert à « *rendre justice, dire ce que tout le monde pens[e] tout bas* »¹³¹. Ainsi, les deux garçons ne faisaient qu'oser faire ce que les autres pensaient. Cette violence, cherchant à châtier la différence, est la conséquence de l'homophobie, qui nous amène à notre dernier type.

Le troisième type de violence est la violence discursive, dans le roman sous forme d'homophobie, mais aussi de racisme. Dans le milieu ouvrier, on grandit entouré de discours

¹²⁵ *Ibid.*, p. 140.

¹²⁶ *Ibid.*, p. 106. Une ami du jeune Eddy traita ses parents de fainéants, ce qui provoqua chez le jeune garçon une réaction qu'on attendait de sa part : il la frappa. « *Elle [lui] avait fait comprendre qu'elle appartenait à un monde plus estimable que le [s]ien.* » (*Ibid.*, p. 106.) Rappelons les mots d'Éribon qui disent que l'injure est un rappel à sa condition, dans ce cas un rappel à la pauvreté.

¹²⁷ « [...] *c'était moi, avec une sorte d'arrogance de transfuge, qui essayais de lui imposer une autre cohérence, plus compatible avec mes valeurs – celles que j'avais précisément acquises en me construisant contre mes parents, contre ma famille [...].* » (*Ibid.*, p. 75.)

¹²⁸ Louis, É. (2018) *Qui a tué mon père*. Seuil, p. 84.

¹²⁹ Louis, É. (2014) *En finir, op. cit.* pp. 53–58. Cet épisode figure lui aussi dans le chapitre « Le rôle d'homme ».

¹³⁰ « *C'est un élément auquel on ne pense pas, la douleur, le corps souffrant tout à coup, blessé, meurtri. On pense – devant ce type de scène, je veux dire : avec un regard extérieur – à l'humiliation, à l'incompréhension, à la peur, mais on ne pense pas à la douleur.* » (*Ibid.*, p. 17.)

¹³¹ *Ibid.*, p. 20.

homophobes et racistes qui peuvent nous pousser, comme c'était le cas des deux garçons, vers une forme de violence physique. Les injures telles que « pédé » à l'adresse d'Eddy ne sont pas rares, ses « manières » faisant l'objet d'admiration tout comme de railleries¹³², et sa famille n'échappe pas aux propos homophobes, même quand elle voit que le fils est loin d'être un « dur » exemplaire. Au contraire, cette différence inspire à la famille une terreur d'autant plus grande que le qu'en-dira-t-on pourrait nuire à la bonne image que toute famille cherche à garder¹³³. Dans un monde où les hommes sont ouvertement homophobes, il faut l'être aussi pour s'assimiler, et le jeune Eddy cherchait tant bien que mal à être homophobe, en apprenant à son petit frère que l'homosexualité est « *quelque chose de dégoûtant, de carrément dégueulasse, qui p[eu]t mener à la damnation, à l'enfer ou à la maladie* »¹³⁴ ou en insultant un autre garçon « efféminé » en le traitant de « pédale »¹³⁵. Ces trois types de violence, avec l'alcoolisme, le sexisme, la misogynie, la pauvreté, le refus de l'éducation, etc. (la liste pourrait être bien longue), sont des raisons qui motivent davantage un jeune homosexuel à fuir vers la ville, comme c'était le cas d'Éribon.

Dans le dernier quart du livre, l'idée de la fuite se fait de plus en plus pressante, et se réalise en trois étapes. « [...] *d'abord, on ne pense pas spontanément à la fuite parce qu'on ignore qu'il existe un ailleurs. On ne sait pas que la fuite est une possibilité. On essaye dans un premier temps d'être comme les autres, et j'ai essayé d'être comme tout le monde.* »¹³⁶ Cette assimilation exigeait nécessairement qu'Eddy devînt un « dur » ; il fit d'ailleurs de ce mot son affirmation quotidienne, « *Aujourd'hui je serai un dur* »¹³⁷, ce qui entraînait, comme nous l'avons vu, la violence et la fréquentation des filles (dans un contexte sexuel et non pas amical). Il comprit toutefois que ses efforts étaient vains, qu'il se trouvait dans « *l'impossibilité de changer à l'intérieur du monde de [s]es parents, du collègue* »¹³⁸ et il décida de fuir véritablement. Mais pas fuir, au moins pour l'instant, dans l'acception d'Éribon, vers la ville,

¹³² La phrase « il n'est pas comme les autres » peut être comprise dans deux sens : il se comporte mieux que les autres hommes, et il ne se comporte pas comme les autres hommes, ce qui pose un problème. « [...] *la honte se mêlait souvent à la fierté quand il était question de moi.* » (*Ibid.*, p. 109.)

¹³³ Dans *Qui a tué mon père* (Louis, É. 2018, *op. cit.*), la mère reproche à son fils ses manières : « *Pourquoi t'es comme ça ? Pourquoi tu te comportes toujours comme une fille ? Dans le village tout le monde dit que t'es pédé, nous on se tape la honte à cause de ça, tout le monde se moque de toi. Je comprends pas pourquoi tu fais ça.* » (*Ibid.*, p. 59.)

¹³⁴ Louis, É. (2014) *En finir*, *op. cit.*, p. 53.

¹³⁵ *Ibid.*, p. 196. Rappelons à la même occasion la pensée d'Éribon, que l'insulte proférée par un homosexuel est une arme à double tranchant : il cherche à se rapprocher de la « normalité » (ici l'hétérosexualité) en insultant un autre de ne pas être « normal ». Toutefois, en insultant cet individu, il insulte en même temps le groupe auquel il appartient, et dont celui qui profère l'insulte fait aussi partie. Ainsi, il s'insulte lui-même.

¹³⁶ *Ibid.*, p. 165.

¹³⁷ *Ibid.*, p. 166.

¹³⁸ *Ibid.*, p. 175.

mais fuir tel un enfant irrité, quitter la maison sur un coup de tête pour culpabiliser les parents. Cette fois-ci, il y réussit. Mais ce succès ne suffisait pas, et c'est là que s'offrit à lui la possibilité d'aller étudier au lycée à Amiens que le jeune Eddy voulait saisir à tout prix : « *Je travaillais jusqu'à l'épuisement. Ne pas laisser échapper cette chance de partir.* »¹³⁹ Il s'agissait d'une filière d'art dramatique avec un concours d'entrée, et Eddy n'était pas près de laisser tomber une telle occasion. Et quand il reçut sa lettre d'admission (que son père lui avait dissimulée pendant plus d'un mois), pour le fêter, il sortit de la maison pour être seul : « *Je ne voulais pas rester à leur côté, je refusais de partager ce moment avec eux. J'étais déjà loin, je n'appartenais plus à leur monde désormais, la lettre le disait.* »¹⁴⁰ Cette fuite symbolique achève les tentatives passées, couronnées par son admission au lycée qui va lui permettre de s'éloigner d'un milieu qu'il déteste, d'une famille où il se sent étranger, et d'un père qu'il ne connaissait pas vraiment.

5.1.2. Le père

La relation entre le père et le fils était tout sauf idéale. Rappelons qu'un père se réalise et affirme sa masculinité à travers son fils auquel il doit enseigner les mêmes valeurs. Or, un père avec une forte « obsession de la masculinité »¹⁴¹ qui « *mépris[e] tous les signes de fémininité chez un homme* »¹⁴², comment pourrait-il s'entendre avec un fils qui est aux antipodes de ses convictions ? Un fils avec ses « manières », un fils docile qui voulait étudier, tandis que, pour le père, « *abandonner l'école le plus vite possible était une question de masculinité* »¹⁴³. Nous avons vu le même scénario chez le père d'Éribon, ce qui ne fait que prouver davantage que le milieu ouvrier n'a pas changé au cours des quarante ans qui séparent l'enfance des deux hommes. Ainsi, refuser l'éducation et commencer à travailler le plus tôt était le parcours destiné pour tout garçon qui voulait être un « dur ». Mais dans un monde qui n'offre des possibilités qu'à ceux et celles qui ont fini l'enseignement secondaire voire supérieur, refuser l'enseignement, c'est se refuser un destin meilleur. Louis en tire la conclusion : « *La masculinité t'a condamné à la pauvreté, à l'absence d'argent. Haine de l'homosexualité = pauvreté.* »¹⁴⁴

¹³⁹ *Ibid.*, p. 204.

¹⁴⁰ *Ibid.*, p. 211.

¹⁴¹ Louis, É. (2018) *Qui a tué mon père*, *op. cit.*, p. 16.

¹⁴² *Ibid.*, p. 18.

¹⁴³ *Ibid.*, p. 33.

¹⁴⁴ *Ibid.*, p. 34.

La masculinité est donc la pierre angulaire de l'identité du père. Comme nous l'avons vu, l'une des manifestations des valeurs masculines était la violence, et « *[c]omme tous les hommes du village, [le] père était violent.* »¹⁴⁵ Sur cette violence, on construit son identité, on est fier d'être violent, parce que la violence renforce l'image de la masculinité¹⁴⁶. On ne peut s'étonner de cette présence sempiternelle dans les milieux ouvriers : on grandit entouré de cette violence (des trois types de violence que nous avons mentionnés précédemment) et on s'habitue à tel point qu'elle nous paraît évidente. Le père de Louis prit un double exemple de son père : tout d'abord l'exemple inconscient, que tant d'autres avaient pris et prennent, qui est celui de l'habituation à la violence et de son exécution ; l'autre exemple, qui est plutôt un anti-exemple, est une consciente différenciation d'avec le père. Ce dernier, alcoolique et violent comme tant d'autres, battait même sa femme, chose que le père de Louis s'était promise de ne jamais faire. « *[...] je tape que sur des murs, [...] mais je ferai pas comme mon enculé de père à bourlinguer sur la gueule de ma famille.* »¹⁴⁷ De cette manière, le père de Louis excuse sa violence en disant que, tout compte fait, il existe des hommes bien plus violents.

Au vu de la masculinité du père, caractérisée par la violence et un mépris envers tout ce qui est féminin, nous ne pouvons pas nous étonner que le fils n'éprouve pas beaucoup d'affection à l'égard de son père. Ce dernier lui fit savoir qu'il n'était pas le fils qu'il avait espéré, que son comportement, ses « manières » attiraient la honte sur la famille. Le jeune Eddy ne reçut des preuves de l'affection du père que dans des moments particuliers, où les choses n'allaient pas de leur train ordinaire, comme après la querelle du père et du frère aîné, qui alita le père pendant plusieurs jours :

« *Mon père m'a tendu quelque chose, une bague, son alliance. Il m'a invité à la mettre, à en prendre soin Parce que là je le sens, faut que je te le dise, papa va mourir, je le sens que là je vais pas tenir bien longtemps. Faut que je te dise aussi un truc, c'est que je t'aime et que t'es mon fils, quand même, mon premier gamin. Je n'avais pas trouvé ça, comme on pourrait le penser, beau et émouvant. Son je t'aime m'avait répugné, cette parole avait pour moi un caractère incestueux.* »¹⁴⁸

¹⁴⁵ Louis, É. (2014) *En finir, op. cit.*, p. 42.

¹⁴⁶ « *[...] il s'en vantait Moi je suis un nerveux, je me laisse pas faire, et quand je m'énerve, je m'énerve. C'était son rôle d'homme. Il aimait par-dessus tout ces jours où c'était ma mère qui s'en chargeait, où c'est elle qui disait De toute façon que veux-tu, il est comme ça Jacky c'est un homme, les hommes sont comme ça, il s'énerve facilement, il peut pas se calmer trop vite.* » (*Ibid.*, p. 47.) Nous voyons que même les femmes ont intériorisé l'idée que les hommes doivent nécessairement être violents.

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 43.

¹⁴⁸ *Ibid.*, p. 58.

Avec toutes les insultes, avec toutes les railleries et les rappels à la « normalité », Eddy s'était fait une résistance quant à d'éventuels propos affectueux du père qui n'exprimait son affection qu'en état d'ivresse, de péril ou de forte émotion. Un mur s'était dressé entre les deux hommes, solidifié notamment par les valeurs masculines que proclamait le père, par la « différence » du jeune garçon, mais aussi par le fait que ce dernier n'en savait que très peu, voire rien du tout, sur le passé de son père, et le peu qu'il savait, « *[il ne l'avait] appris [...] que par accident, ou par les autres.* »¹⁴⁹ Ce qui rendait cette situation d'autant plus difficile, c'est le manque de conversation entre les deux hommes : « *Lui et moi n'avons jamais eu de véritable conversation,* »¹⁵⁰ Un cercle vicieux, car le peu de connaissance sur le passé du père rendait toute discussion difficile, et le manque de discussion n'allait pas approfondir les connaissances de Louis sur la vie de son père. Mais il doit y avoir quelque chose de bien plus profond, car, comme nous l'avons vu chez Éribon et comme nous le reverrons chez Pascot, une bonne relation père-fils paraît, chez ces trois auteurs, incompatible avec leur homosexualité.

5.1.3. Les combats d'un homosexuel en devenir

Louis divise son livre en deux parties (qu'il appelle livres) : la première, à peu près deux tiers du roman, porte le titre de « Picardie », et c'est notamment dans celle-ci que Louis dépeint son milieu de naissance, avec toutes les valeurs, toutes les convictions qui s'y attachent. La deuxième partie s'intitule « L'échec et la fuite », et c'est ici que l'auteur regarde de plus près sa sexualité. Le titre de la partie nous est déjà clair grâce à ce que nous avons vu dans le chapitre consacré à Louis et à sa description de la société : « l'échec », c'est celui de sa tentative de devenir un « dur » afin de s'assimiler ; « la fuite », c'est celle vers un monde éloigné du milieu ouvrier et familial qu'il déteste. Il devait fuir un monde auquel il n'appartenait que par sa naissance, mais pas par ses valeurs, un monde qui lui rappelait sans cesse sa différence.

Il faut garder à l'esprit que, dans le roman, Eddy n'est homosexuel que rétrospectivement : un lecteur pourrait bien se douter de la sexualité du jeune garçon, mais ce dernier ne le savait pas. L'homosexualité, dans le village où il avait grandi, n'était présente que sous forme d'homophobie, qui n'était d'ailleurs qu'une misogynie déguisée. La plupart des habitants n'avaient jamais rencontré une personne homosexuelle, et leur homophobie était

¹⁴⁹ Louis, É. (2018) *Qui a tué mon père*, op. cit., p. 15.

¹⁵⁰ Louis, É. (2014) *En finir*, op. cit., p. 111.

plutôt la haine de tout ce qu'il y a de féminin chez un homme, qu'il soit véritablement homosexuel ou pas. Le personnage d'Eddy, donc, n'est homosexuel qu'à travers l'homosexualité de l'auteur, mais quant à sa vie au sein de la communauté ouvrière, il est « efféminé », il a des « manières », ce qui, pour les habitants du village, revient au même.

Dans un milieu pareil, ce sont surtout les apparences qui dérangent, si elles ne sont pas conformes aux attentes de la population. Ces manières, chez Louis, étaient un signe avant-coureur de ce qu'il allait, bien plus tard, qualifier d'homosexualité :

« Quand j'ai commencé à m'exprimer, à apprendre le langage, ma voix a spontanément pris des intonations féminines. Elle était plus aigüe que celle des autres garçons. Chaque fois que je prenais la parole mes mains s'agitaient frénétiquement, dans tous les sens, se tordaient, brassaient l'air. »¹⁵¹

Ces signes commencent à apparaître sans que l'on puisse vraiment comprendre pourquoi. Les parents, mais aussi l'entourage plus large, sont persuadés qu'il s'agit d'un choix : « Arrête avec tes airs » ou « Calme-toi, tu peux pas arrêter avec tes grands gestes de folle. »¹⁵² L'enfant, lui, a beau essayer de réprimer ses gestes, d'être un « dur », et Eddy connaîtra cet échec.

Ces signes avant-coureurs commencent à se concrétiser au fur et à mesure que l'enfant grandit. Comme Éribon, le jeune Eddy n'apprécie pas particulièrement le sport¹⁵³. Il organisait des défilés à huis-clos où il mettait des vêtements de sa sœur¹⁵⁴. Le crime est, dans ce cas, d'autant plus grave qu'Eddy accepte volontiers ce qui est féminin et ce à quoi il devrait s'opposer pour être un « dur ».

Si les autres le voyait déjà comme « pédé », la situation s'empira après l'épisode significatif du hangar, où Eddy s'était fait pénétrer par son cousin¹⁵⁵. À cause de cela, Eddy devient à la fois : ce que ses parents ont toujours craint qu'il ne devînt, ce que les autres (notamment les autres enfants et surtout les deux garçons-harceleurs du collège) savaient qu'il était au fond de lui, et ce qu'il savait était loin d'être normal et toléré. Toutefois, il ne se rend pas compte d'être homosexuel, mais pense être un inverti, une fille dans le corps d'un garçon¹⁵⁶.

¹⁵¹ *Ibid.*, p. 27.

¹⁵² *Ibid.* pour les deux extraits.

¹⁵³ *Ibid.*, pp. 30–31. Le père implore son fils de pratiquer le football qui l'« endurcirait ».

¹⁵⁴ *Ibid.*, pp. 28–29.

¹⁵⁵ Le chapitre « Le hangar », *ibid.*, pp. 145–157. Il s'agit d'une scène assez crue, pendant laquelle quatre garçons décident de reproduire ce qu'ils ont vu dans un film pornographique. Scène d'autant plus crue que trois de ces quatre garçons avaient neuf–dix ans.

¹⁵⁶ « J'étais progressivement devenu un inverti. [...] Si je les aimais [les garçons], je ne pouvais qu'être une fille. » (*Ibid.*, p. 155.)

Ceci le plongea dans un état d'extrême confusion. Il alla jusqu'à une haine de son corps, qu'il voulait changer. Mais ne pouvant pas changer le corps, il lui fallut changer ce qui était possible de changer : son comportement. Voici commence la fuite en trois étapes dont nous avons parlé plus haut, et dont la première étape est justement une tentative d'assimilation. Pour cela, il lui fallut une copine « *pour parvenir à [s]a métamorphose* »¹⁵⁷. Une copine pourrait le rendre plus convaincant en tant que garçon (rappelons que, dans le milieu ouvrier, on devient garçon, et homme, à travers les femmes), mais aussi allait le rendre garçon tout court, en chassant d'éventuelles attirances pour d'autres hommes. Il est naturellement impossible de changer d'orientation sexuelle, et si les efforts du jeune Eddy paraissaient, au début, porter fruit¹⁵⁸, une nuit suffit pour tout faire basculer, quand un homme, dans une discothèque, est excessivement collant contre le corps d'Eddy. À partir de ce moment, il essaiera en vain de chercher l'excitation auprès des femmes : il lui faudra penser aux hommes.

À l'époque, il ne se rendait pas encore compte qu'il s'agissait d'une orientation sexuelle. Mais il savait qu'il ne pouvait rester dans le milieu ouvrier qui l'avait vu grandir : il incarnait le contraire de ses valeurs. La fuite s'en avérait d'autant plus nécessaire. Tout comme Éribon avant lui, Eddy Bellegueule abandonna sa famille pour s'installer dans un milieu plus ouvert, intellectuel. Le titre du roman, *En finir avec Eddy Bellegueule*, marque cette rupture d'avec un nom qui représentait tout ce qu'il voulait abandonner.

¹⁵⁷ *Ibid.*, p. 168.

¹⁵⁸ « *J'étais enfin guéri.* » (*Ibid.*, p. 173.) Un cri de victoire qui suit la vague de chaleur et d'excitation qui l'envahit quand il embrasse sa copine.

6. Panayotis Pascot

Panayotis Pascot¹⁵⁹ est né le 9 août 1998 à Saint-Étienne. Il est un acteur et humoriste français, reconnu notamment pour son impact notable dans les médias en Hexagone. Il est fils de l'écrivain Philippe Pascot¹⁶⁰. Il a débuté sa carrière médiatique en tant que chroniqueur pour "Le Petit Journal" sur Canal+, et son humour piquant avec son approche originale des sujets d'actualité lui valurent une croissance rapide de sa popularité.

Pascot s'est également fait connaître par vidéos sur la plateforme Vine avant de se tourner son attention vers YouTube, où il continue d'engager un public plus hétéroclite avec du contenu varié, allant de l'humour aux commentaires culturels. En 2022, il élargit ses horizons professionnels en lançant son premier spectacle de stand-up, *Presque*, diffusé sur la plateforme de streaming Netflix, dans lequel Pascot explore les thèmes de l'amour et de l'éducation avec une sincérité et une hilarité qui touchent un public universel. Dans cette pièce, il partage des anecdotes personnelles, révélant les défis et les situations comiques de sa vie personnelle.

Académiquement, Pascot obtint son diplôme des études secondaires, et il démontra un engagement continu pour le développement de sa carrière dans le divertissement et la communication. Sa popularité, grâce à des plateformes internationales comme Netflix, dépasse les frontières de la France, ce qui lui a permis d'acquérir une audience mondiale qui apprécie son style unique et son authenticité. Sa contribution significative à la télévision et au cinéma français, ainsi que ses initiatives sur les réseaux sociaux, le rendent une figure influente parmi les jeunes créateurs de contenu en France.

En août 2023, il publia son premier livre intitulé *La prochaine fois que tu mordras¹⁶¹ la poussière*, autofiction dans laquelle il explore, entre autres, sa relation au père, ses périodes dépressives et son homosexualité.

¹⁵⁹ Sources du passage biographique :
Wikimedia Foundation. (2024, mars 6). *Panayotis Pascot*. Wikipedia. En ligne.
https://fr.wikipedia.org/wiki/Panayotis_Pascot, consulté le 28 avril 2024.

¹⁶⁰ Auteur d'ouvrages critiques sur la politique française, parmi lesquels on peut citer *Pilleur d'État* ou encore *Mensonges d'État*. Dans tout le chapitre consacré à Panayotis Pascot, nous emploieront le nom de famille pour nous référer à Pascot fils.

¹⁶¹ Pascot, P. (2023). *La prochaine fois que tu mordras la poussière*. Éditions Stock. Notre édition de référence.

6.1. *La prochaine fois que tu mordras la poussière*

Dès sa parution en août 2023, ce premier roman de Pascot, sous forme d'autofiction, est un « succès inédit » qui « détrône Amélie Nothomb ou Patrick Modiano au classement des ventes de livres »¹⁶². Pascot explore son espace intérieur, creusant et fouillant dans son passé et dans son présent, afin d'apporter la lumière sur les mensonges et les jeux de rôle passés. « *C'est l'histoire d'un mec paumé qui a essayé d'être honnête avec lui-même,* »¹⁶³ résume-t-il son roman, dans lequel il cherche un soulagement à travers la sincérité.

6.1.1. Un père qui se meurt

« *Je crois qu'il va bientôt mourir. Il me l'a dit douze fois : Tu sais je vais bientôt mourir, mais je ne le croyais pas.* »¹⁶⁴ C'est sur ces mots que Pascot commence son récit, installant dès le début une atmosphère morne, sombre. Tout comme Éribon et Louis avant lui, il s'apprête à analyser la relation qu'il avait et qu'il a toujours avec son père, mais à la différence des deux auteurs précédents, Pascot plonge d'emblée dans le vif du sujet, en précisant aussi sa relation (ou, mieux, la non-relation) entre lui et son père : « *Et maintenant que je sais qu'il dit vrai, qu'il va bientôt crever, je n'arrive pas à être touché.* »¹⁶⁵ Ainsi, Pascot s'inscrit dans la lignée, qu'ont tracée avant lui Éribon et Louis, entre autres, des auteurs homosexuels qui explorent leur relation compliquée avec leurs pères et le mur qu'il y a entre eux. Le livre acquiert tout de suite des dimensions thérapeutiques, car Pascot s'adresse directement à ce père qu'il ne peut guère supporter : « *Aujourd'hui, je le sais que tu vas mourir et ça ne me fait pas bouger un sourcil. Ça fait des années que j'ai plus besoin de t'entendre ronfler pour m'endormir.* »¹⁶⁶ Pascot commence donc à se remémorer les temps passés avec son père (mais aussi avec des filles et des garçons, qui nous intéresseront ultérieurement), récit coupé, çà et là, par des épisodes contemporains à l'écriture du livre.

Quand il parle de son père au temps passé, nous pouvons observer que le comportement du jeune Pascot ne suit qu'un objectif : irriter le père. Nous sommes face à un homme qui suit

¹⁶² Blanchard, S. (2023, octobre 23). *Panayotis Pascot, itinéraire à succès d'un garçon tourmenté*. Le Monde.fr. En ligne. https://www.lemonde.fr/culture/article/2023/10/23/panayotis-pascot-itineraire-a-succes-d-un-garcon-tourmente_6196016_3246.html, consulté le 28 avril 2024.

¹⁶³ *Ibid.*

¹⁶⁴ Pascot, P. (2023). *La prochaine fois que tu mordras la poussière*, op. cit., p. 7.

¹⁶⁵ *Ibid.*, p. 8.

¹⁶⁶ *Ibid.*, p. 13. Sur ces propos, Pascot termine le premier chapitre, dans lequel il exprime le besoin qu'il avait, lors de ces crises d'angoisse, d'entendre son père et sa mère ronfler afin de savoir qu'ils n'étaient pas morts.

les valeurs traditionnelles viriles, face à un *paterfamilias* implacable qui démontre son pouvoir en « engueulant »¹⁶⁷ ses enfants, en leur faisant savoir qu'ils « *ne connais[sent] pas la vie, que la vie c'est comme lui il dit* »¹⁶⁸. Là où Éribon et Louis ont cherché à fuir leurs pères aux valeurs ouvrières et masculinistes en trouvant refuge dans les livres et dans la ville, Pascot, qui avait grandi dans la ville et dont le père est écrivain, exprime son refus par la révolte :

*« J'ai commencé à vouloir l'inverse de mon père, à vouloir tout faire sortir. Et j'ai choisi ce métier. Parler de soi, tout le temps, partout. Vider son sac, sur scène, à la télé, dans un bouquin. Ça me fait du bien, ça m'aide à me comprendre, à me sentir, à me constater [...] »*¹⁶⁹

Le choix du métier fut donc motivé par la volonté de s'opposer à son père, de se révolter au refus de la sentimentalité et de l'émotivité dont faisait preuve son père et qui caractérise les hommes en général. Laisser paraître ses sentiments, en parler, signifie se révolter contre l'éducation masculiniste, et pour pousser encore plus loin son désaccord avec les valeurs que représentait son père, valeurs selon lesquelles un homme ne doit trahir aucune trace de féminité, le jeune Pascot laisse la copine de son frère lui mettre du vernis à ongles, dans le but de « *faire [...] chier [son père], ou pour vérifier si ça le fait chier* »¹⁷⁰. Ces rébellions vont progressivement se transformer en une « guerre froide »¹⁷¹ ; Pascot essaiera, comme tant d'autres avant et après lui, de prouver à son père qu'il est un adulte.

Quand il est déjà adulte, un sentiment ambigu à l'égard du père s'installe en Pascot. Comme nous l'avons vu, l'annonce de la mort imminente du père laisse Pascot de marbre. Toutefois, il lui reproche l'intérêt faible qu'il a envers la famille, qu'il s'intéresse plus à la maison de campagne qu'à ses prochains. « *C'est nous que tu devrais réparer,* »¹⁷² dit le fils à son père, mais le dit dans sa tête, dans le livre, au père-destinataire sur les pages, sans que le père-parent ne lise jamais les mots. Pascot ne les dit pas à son père, mais à son père-personnage. Est-ce la crainte qui le pousse à ne pas s'adresser directement à lui ? Il n'empêche qu'il laisse son manuscrit traîner sous les yeux du père, désireux que celui-ci y plonge son regard, mais il n'ose jamais le faire, quoiqu'il sache que son fils écrit de lui¹⁷³. Cet épisode arrive pendant un

¹⁶⁷ *Ibid.*, p. 217, le père qui gronde son fils.

¹⁶⁸ *Ibid.*, p. 151.

¹⁶⁹ *Ibid.*, p. 28. En ce qui concerne « ce métier », rappelons que Pascot est avant tout un humoriste.

¹⁷⁰ *Ibid.*, p. 54.

¹⁷¹ *Ibid.*, p. 101.

¹⁷² *Ibid.*, p. 131.

¹⁷³ *Ibid.*, p. 130.

des séjours à la maison de campagne où Pascot se rend, bon gré mal gré, pour retrouver son père. Ces séjours représentent une partie importante du texte et servent de contrepoids aux épisodes de l'enfance et de l'adolescence du jeune humoriste, car bien plus actuels et récents. Le regard rétrospectif sur la relation père-fils telle qu'elle était nous permet, à nous, lecteurs, mais aussi et surtout à l'auteur lui-même, d'éclaircir et de comprendre l'état actuel de cette relation. Pour Pascot, se retrouver seul avec son père à la maison de campagne représente un évènement qui ne fait qu'installer un malaise entre les deux hommes, accru par la « tentative de comportement »¹⁷⁴ du père : « *Il se plie en quatre pour que je me sente le mieux possible et souvent ça creuse mon malaise autant que ça me touche.* »¹⁷⁵ Toutefois, Pascot reprochait à son père le manque d'intérêt et d'attention. Pourquoi se sent-il mal à l'aise quand son père « se plie en quatre » pour le faire se sentir bien ? Est-ce qu'il compare ce comportement avec celui qu'il connaissait à son père, et trouve ce comportement superficiel, feint, innaturel, et ainsi invalide ? Vers la fin du roman, lors d'un autre séjour à la maison de campagne, Pascot n'est plus gêné par l'attention du père. Les choses commencent-elles à aller mieux ? Une situation, qui pourrait passer inaperçue, en peut être la preuve : « *Parfois je te regarde de loin, et j'imagine. Un câlin. Ma tête sur ton épaule. Ta tête sur mon épaule. La paix pendant quelques secondes. Ça me met mal à l'aise, mais je me force à l'imaginer.* »¹⁷⁶ L'idée seule d'une chose si naturelle, pour un parent et un enfant, telle que le câlin, mettait le jeune Pascot mal à l'aise ; et nous présente d'emblée ce mur qu'il y a entre le père et le fils. Or, le câlin se réalise à la fin du roman : « *Je lui fais une sorte de câlin viril et maladroit [...].* »¹⁷⁷ Les deux épithètes employées nous permettent de comprendre qu'il s'agit d'une rareté, d'une rareté sans précédent, et, pour un homme aux valeurs traditionnelles et masculinistes tel que le père, inhabitué quant à l'expression de ses sentiments et de ses émotions, le câlin ne peut être que viril. Qui plus est, ce câlin vient faire une crevasse dans le mur entre les deux hommes, et Pascot, qui plus d'une fois imaginait la mort du père, finit le récit sur ces mots : « *J'ai envie [...] de lui dire Pardonne-moi d'essayer de te tuer depuis tout ce temps ? J'espère que tu vivras le plus longtemps possible. En tout cas, tu vivras en moi.* »¹⁷⁸ À nouveau, les pensées ne sont pas dites. Elles restent inexprimées pour finir sur le papier du livre. Ce que le fils ressent pour son père s'est définitivement amélioré, mais les plaies sont et seront toujours présentes, mais elles commencent à guérir.

¹⁷⁴ *Ibid.*, p. 38.

¹⁷⁵ *Ibid.*, p. 39.

¹⁷⁶ *Ibid.*, p. 29.

¹⁷⁷ *Ibid.*, p. 231.

¹⁷⁸ *Ibid.*, p. 232.

6.1.2. Un coming out compliqué

Si la relation père-fils est tout sauf simple, la sexualité de Pascot ne l'est pas davantage. Il faut garder à l'esprit que, même s'il avait grandi dans un milieu plus enclin à la culture et à la connaissance, le père incarne les valeurs traditionnelles d'un *paterfamilias*, ce qui ne peut que marquer l'enfant qu'était Pascot. Nous le voyons à travers tout le livre, et l'auteur s'en rend rétrospectivement compte : la voie qui l'a mené à assumer sa sexualité était sinueuse, pleine de refus, de doutes, de mépris, de dégoût. Pendant son enfance et sa préadolescence, il a intériorisé les modèles d'un « vrai homme », ce qui l'a rendu homophobe pendant son adolescence, et, qui plus est, homophobe envers lui-même. Voyons l'extrait suivant :

« Je continue les filles. Je ne sais pas pourquoi. Avec elles c'est pas pareil, c'est moins bien, c'est souvent un mauvais moment, souvent un moment où je me ferme, je jette la clé, et je disparaîs, je ne suis plus là. [...] Je bande assez peu souvent avec elles maintenant. Pourtant je sens qu'il faut que je persévère, parfois j'ai l'espoir que celle-ci, j'y arriverai, que je serai un homme face à cette femme. Je veux me rappeler ce que c'est d'être un homme. Et souvent je me trompe. Je me retrouve la queue molle, face à elle, à devoir expliquer pourquoi je suis incapable de faire ce qu'on s'est promis de faire par messages. Plus un homme, un enfant dépossédé de toute virilité. »¹⁷⁹

Dans cet extrait, nous pouvons voir un éclat à la fois de l'auto-homophobie et de l'image que s'était faite Pascot quant à être un « vrai homme ». Les deux s'entremêlent pour, à la fin, rendre pénible la sexualité de Pascot. Qu'est-ce, pour lui, qu'être un « vrai homme » ? C'est avoir des rapports sexuels avec des femmes ; c'est avoir une érection infaillible ; c'est performer un rapport sans fuir. Pour être un homme, donc, la pénétration vaginale est impérative, et quoique Pascot se rende compte que les rapports sexuels avec des hommes lui procurent un plus grand plaisir, il cherche toujours la compagnie des femmes, pour prouver d'être un « vrai homme ». Certes, par l'intermédiaire de la pénétration (vaginale), un enfant devient un homme : *« [...] plus un enfant, maintenant j'enfonce mon pénis dans des femmes, maintenant je pénètre. »¹⁸⁰* L'auto-homophobie, quant à elle, repose dans le fait que Pascot ne peut pas être un « vrai

¹⁷⁹ *Ibid.*, pp. 16–17.

¹⁸⁰ *Ibid.*, p. 21.

homme » lors d'un rapport entre deux hommes car la pénétration vaginale y est impossible. Ainsi, être homosexuel, c'est ne pas être un homme. Cette idée ne l'abandonna pas pendant sa première relation homosexuelle :

« Toi tu étais relax avec le fait que je voie des filles à côté. [...] comme si tu avais statué pour moi que les filles c'était qu'un pansement pour gonfler mon ego. Ou une sorte de trophée que je réclamaï parfois pour prouver que j'étais resté quelque part un peu hétéro. »¹⁸¹

Même s'il est en relation avec un garçon, Pascot continue à voir des filles, pour se prouver qu'il est, au moins partiellement, hétérosexuel, c'est-à-dire normal¹⁸², c'est-à-dire un homme. Mais si on n'est un homme que par la pénétration vaginale, quand il y a un rapport sexuel entre deux hommes, l'un d'eux, pour se rapprocher de cette « normalité » hétérosexuée, pourrait avoir une préférence pour le rôle actif. C'est effectivement le cas de Pascot.

Dans un couple homosexuel (qu'il s'agisse de deux hommes ou de deux femmes), les personnes hétérosexuelles pourraient avoir tendance à poser la question : « Qui fait l'homme et qui fait la femme ? » Par cette question, on entend : qui assume les rôles d'ordinaïres considérés masculins, qui, au contraire, assume les rôles généralement considérés féminins, et, bien sûr, dans le cas d'un couple homme-homme, qui est actif et qui est passif. En ce qui concerne le rôle d'un homme lors du rapport sexuel, est-il motivé par les préférences ou par le soin de ressembler le plus à l'homme « normal », hétérosexuel, celui qui pénètre ? Dans le cas de Pascot, nous pourrions opter pour la deuxième possibilité : nous le voyons dans la scène où il rencontre un homme avec lequel il veut passer la nuit, sauf ils sont tous les deux actifs. Quand il voit que c'est l'autre homme qui s'apprête à assumer le rôle actif, il ne peut s'empêcher de penser : « *d'habitude c'est moi ça* » et « *il me fait ce que je suis censé lui faire* »¹⁸³. À la fin, il décide de le confronter. « *Ah mais je me fais pas baiser.* » Je dis, *Ah bah moi non plus.* »¹⁸⁴. Comme nous l'avons dit, il pourrait très bien s'agir d'une préférence naturel pour le rôle actif, mais étant donné l'obsession de Pascot pour l'aspect d'un « vrai homme », qu'il cherche à réaliser en voyant des filles à côté de sa relation homosexuelle, son inclination pour le rôle passif est due à son malaise quant à être homosexuel.

¹⁸¹ *Ibid.*, p. 35. Pascot s'adresse à son premier copain qu'il surnomme La Vie.

¹⁸² Éribon écrit, en parlant de l'injure envers les homosexuels : « *Ce qui revient à dire [...] que l'hétérosexuel est supérieur à l'homosexuel... parce qu'il est hétérosexuel.* » Éribon, D. *Réflexions*, (2012) *op. cit.*, p. 135.

¹⁸³ Pascot, P. (2023) *La prochaine fois*, *op. cit.*, p. 124.

¹⁸⁴ *Ibid.*

Ce malaise, ou plutôt un inconfort quant à sa propre sexualité, commence par une crise dépressive : « [...] j'ai traversé un épisode douloureux. Au moment où je comprenais que j'aimais les hommes. [...] J'ai tenté de me tuer après une longue descente aux enfers. »¹⁸⁵ Pascot a essayé de se donner la mort, à la suite de rencontres sexuelles (avec des filles) manquées, après une période de pensées paranoïaques où il pensait qu'il dégoûtait tout son entourage. Après cet échec de tentative, il a un brusque changement d'humeur, qui ne signifie pas pour autant la fin de ses états dépressifs qui continuent de se manifester, parfois plus, parfois moins, telle une sinusoïde. Il est déraciné du présent, comme s'il assistait en spectateur à la vie de son corps qui n'est pas le sien, qui le trahit dans les moments où il doit prouver qu'il est un homme. Ce sont les moments de bonheur, de détente, des moments qui le font se sentir bien, qui l'aident à s'ancrer dans le présent et reprendre le contrôle de son corps.

Un des épisodes qui illustrent ce déracinement est sa rencontre avec deux hommes. Avec le premier, les choses ne se passent pas bien. « *Mais je ne suis pas là. Je ne suis plus dans cette douche. Je sais pas où je suis, mais ailleurs me va très bien.* »¹⁸⁶ Pascot est en train de prendre la douche avec un autre homme qui le touche sensuellement, ce qu'il ne supporte pas. Il cherche à s'enfuir, à ne pas être présent, et il est projeté hors de son corps. En revanche, l'expérience vécue avec l'autre homme est aux antipodes de la première. À la différence de celle-ci, on voit dans la seconde une attirance mutuelle, Pascot décrit la scène avec une plus grande poésie, c'est lui qui prend le contrôle de la situation (tandis que, dans la première, c'était l'autre homme) et la honte d'avoir fait est remplacée par la honte de ne pas avoir bien fait. « *Je suis tellement là.* »¹⁸⁷ Il redevient le propriétaire de son corps, ancré dans le présent. Nous voyons que la perte ou l'impossibilité du contrôle déracinent Pascot du moment présent. Le contrôle, essentiel afin de se pouvoir dire un homme, est d'autant plus important que ses états dépressifs l'en privent. Avoir le contrôle, donc, c'est être présent, ne pas être vécu mais vivre.

L'obsession par ce contrôle, notamment en ce qui concerne le sexe, est aussi un facteur qui nous permet de mesurer le niveau d'acceptation de son homosexualité. Quand ce n'est pas lui qui pénètre, quand ce n'est pas lui qui a le contrôle, sa dépression s'empire. Nous l'avons vu qui fréquenter des filles pour garder au moins un bout de sa « normalité » hétérosexuelle, même s'il était en couple avec un autre homme ; il refuse de continuer toute activité avec un homme qui lui aussi est actif ; il cherche à fuir le présent quand il est mis dans le rôle soumis. À chaque fois, il se sent dégoûté, coupable d'avoir pratiqué le sexe avec des filles car il y réussit

¹⁸⁵ *Ibid.*, p. 112.

¹⁸⁶ *Ibid.*, p. 64.

¹⁸⁷ *Ibid.*, p. 67.

à grand-peine, coupable d'avoir pratiqué le sexe avec un garçon parce qu'il ne s'agit pas d'une fille. Assumer sa sexualité, se rendre compte que les étiquettes d'un « vrai homme » telles qu'elles sont véhiculées par la société patriarcale ne lui font que se haïr lui-même, c'est se libérer des attentes d'autrui, c'est pouvoir vivre sa vie et sa sexualité sans se soucier ou se sentir coupable. Ainsi, quand les médicaments antidépresseurs ont pour effet secondaire de rendre Pascot impuissant, celui-ci songe à laisser son deuxième partenaire, Le Bonheur, le pénétrer¹⁸⁸, chose qui serait parue inimaginable au Pascot adolescent. En s'acceptant, il a réussi à s'affranchir de l'auto-homophobie qu'il avait intériorisé et qui était un adjuvant de sa dépression. Il n'a plus besoin de confirmer sa masculinité par la pénétration vaginale, il n'a plus besoin de faire semblant d'être toujours attiré, ne serait-ce qu'imperceptiblement, par le sexe opposé. Si, pendant sa première relation homosexuelle, il fréquentait parallèlement des filles, maintenant, il veut rendre un tel scénario impossible : « *Un jour, je l'épouserai* » dit-il à l'égard de son deuxième partenaire, mots d'autant plus forts et symboliques au vu de son passé.

¹⁸⁸ « *Je suis allé me coucher, Le Bonheur dormait à côté de moi, je voulais lui faire l'amour, ça faisait plusieurs semaines que je ne bandais même plus, je voulais qu'il me fasse l'amour, que ce soit lui qui rentre en moi, mais n'ai pas voulu le réveiller.* » (Ibid., p. 227.)

7. Conclusion

Ce travail s'est concentré sur l'examen des thèmes récurrents et de la structure narrative dans les œuvres de trois auteurs contemporains : Didier Éribon, Édouard Louis et Panayotis Pascot. À travers l'analyse de trois textes, *Retour à Reims* d'Éribon, *En finir avec Eddy Bellegueule* de Louis et *La prochaine fois que tu mordras la poussière* de Pascot, nous avons cherché à identifier comment les auteurs expriment leur homosexualité et d'autres sujets qui touchent, de près ou de loin, leur histoire personnelle. Ces trois œuvres, produites dans des contextes socio-historiques différents et par des auteurs à vocation et histoire variées, montrent les multiples défis et expériences que les auteurs associent à leur sexualité, à leurs affiliations sociales et à leur histoire familiale. Chaque auteur nous offre sa vision de la société et de sa vie avec toutefois des éléments communs que l'on peut identifier dans les trois ouvrages (ou mieux : chez les trois hommes, car les autres publications de Louis et d'Éribon prolongent les idées qu'ils nous présentent dans les textes que nous avons vu dans ce travail).

Pour chacun d'entre eux, la relation père-fils constitue une partie importante du récit, révélant le cœur du problème et la hiérarchie des forces au sein de la famille. Dans *Retour à Reims*, Éribon décrit sa distance émotionnelle et physique avec son père, qui, pour lui, incarne les valeurs de la classe ouvrière qu'il rejette. Cette distance provient de son désir de se libérer des normes établies par sa famille, dominée par le principe masculin et marquée par des la discrimination envers les femmes, et d'embrasser la culture intellectuelle. Dans *En finir avec Eddy Bellegueule*, Louis montre la nature de sa relation avec son père, qui est un exemple vivant de masculinité nocive, aux autres et même au père, remplie de phobies, principalement envers les personnes d'autres races et les homosexuels. Louis écrit sur les torts que cela lui a causés quand il était enfant, voyant comment son entourage considérait les personnes non hétérosexuelles comme des ennemis potentiels. Panayotis Pascot, dans *La prochaine fois que tu mordras la poussière*, décrit également une relation difficile avec son père, qui voit la mort approcher et qui, lui aussi, représente les valeurs masculines traditionnelles du *paterfamilias*.

En s'attaquant à ces valeurs masculines, ou faudrait-il dire anti-féminines, les auteurs montrent (et dans le cas de Louis, accusent) aussi la société qui est porteuse de telles valeurs. Ces récits offrent aux auteurs un contexte idéologique pour former leur propre identité. Éribon, sociologue et philosophe de formation, base son récit personnel sur l'analyse des normes sociales qui guident les comportements et croyances de la classe ouvrière. La société dont il parle est une société au sein de laquelle les gens doivent respecter les préférences sexuelles et

de genre appropriées, et considèrent l'intellectualisme comme dangereux. Louis, quant à lui, présente la violence et les préjugés dans la société rurale comme toile de fond pour la formation de l'identité individuelle. Sa détresse, résultant de la stigmatisation systématique due à sa situation minoritaire, se manifeste par une faible estime de soi et des problèmes mentaux. Enfin, Pascot utilise dépeint plus subtilement les normes sociales imposées aux hommes gays. Son récit oscille entre conformité et rejet, car appartenir à la communauté gay est toujours en conflit avec la morale familiale.

Un autre facteur commun à ces auteurs, celui que l'on connaît a priori, est l'homosexualité. C'est en réaction à ce phénomène qu'Éribon forge son identité. Il était dans un « double placard » : homosexuel dans une société hétéronormée qui n'acceptait pas, à l'époque de sa jeunesse, une préférence autre que pour le sexe opposé ; et homme d'origine ouvrière, rurale, pauvre, dans un monde bourgeois. Deux hontes qu'il lui fallait taire pour pouvoir vivre son rêve d'intellectuel. Le roman de Louis décrit la violence psychologique qui découle de l'humiliation interne au sein de la famille et au collègue à cause du harcèlement. C'est une lutte contre la honte de l'individu dans un monde où il est exposé au rejet social. Pascot lui aussi mêle à la question d'homosexualité l'aspect psychologique, dans son cas la dépression, accentuée par son refus d'être homosexuel et ses tentatives incessantes, et échouées, de se prouver hétérosexuel.

En résumé, ces auteurs contribuent à la littérature LGBT en France, car leurs écrits offrent de nouvelles perspectives aux lecteurs et les incitent à réfléchir davantage sur ce qu'ils acceptent dans leur vie et ce qui est accepté dans la société. Cependant, la littérature LGBT est un domaine vaste, et d'autres sujets pourraient faire l'objet de recherches, par exemple la critique de la société par les femmes lesbiennes qui, tout en étant des victimes de l'homophobie, sont aussi des victimes du sexisme et de la misogynie ; ou une analyse comparative des récits au niveau international, quelles sont par exemple les expériences d'une personne LGBT qui a grandi aux États-Unis, d'où provient, en grande partie, l'idéologie LGBT, ou les expériences d'une personne grandie dans un pays plus réticent à ces nouvelles pensées. Enfin, il pourrait être intéressant de voir de plus près l'engagement des auteurs homosexuels (hommes) pour la cause féministe, car dans un monde masculin qui construit ses valeurs sur le refus de tout ce qui est féminin, la lutte contre l'homophobie devrait nécessairement passer par la lutte contre le sexisme et la misogynie.

Résumé

Le texte *Écrire son homosexualité* fait référence aux auteurs français modernes qui écrivent sur leur homosexualité sous des formes autobiographiques ou autofictionnelles. En recherchant des fils conducteurs parmi trois œuvres : *Retour à Reims* de Didier Éribon, *En finir avec Eddy Bellegueule* d'Édouard Louis, et *La prochaine fois que tu mordras la poussière* de Panayotis Pascot, ce travail identifie les façons dont ces trois auteurs mélangent les expériences personnelles et universelles à travers le prisme de l'identité gay.

L'étude identifie les thèmes clés communs à ces trois œuvres, en se concentrant sur la façon dont chaque auteur navigue dans ses relations familiales, en particulier les liens difficiles avec leurs pères. Cette relation tendue représente souvent des attentes sociétales plus larges autour de la masculinité et des normes hétérosexuelles, qu'Éribon, Louis et Pascot défient dans leurs écrits. Les pressions et les attentes sociétales constituent un autre fil conducteur important dans ce texte, illustrant les luttes internes et externes que ces auteurs rencontrent en conciliant leur identité sexuelle avec les normes sociales. Éribon, qui plus est, analyse ces structures d'un point de vue sociologique, tandis que Louis décrit de manière vivante la violence et la discrimination enracinées dans les communautés rurales de la classe ouvrière. Pascot adopte une approche incisive et personnelle pour défier les conventions sociétales qui marginalisent ceux qui défient les attentes normatives.

Finalement, malgré les origines personnelles et les styles d'écriture variés, ces auteurs partagent des thèmes communs de découverte de soi, d'acceptation et de lutte contre les normes oppressives. Leurs œuvres offrent un aperçu de la littérature française contemporaine, proposant un commentaire critique sur les défis sociopolitiques auxquels fait face la communauté LGBT, tout en inspirant de futures recherches dans ce domaine littéraire.

Bibliographie

Titres analysés :

Éribon, D., & Louis, É. (2018). *Retour à Reims*. Flammarion.

Louis, É. (2014). *En finir avec Eddy Bellegueule*. Éditions du Seuil.

Pascot, P. (2023). *La prochaine fois que tu mordras la poussière*. Éditions Stock.

Titres secondaires :

Bourdieu, P. (2002). *La Domination masculine*. Seuil.

Éribon, D. (2012). *Réflexions sur la question gay*. Flammarion.

Fernandez, D. (1989). *Le Rapt de Ganymède*. Grasset.

Fernandez, D. (2005). *L'amour qui ose dire son nom*. Éditions Stock.

Fernandez, D. (2015). *Amants d'Apollon : l'homosexualité dans la culture*. Grasset.

Foucault, M. (1994). *Histoire de la sexualité I : La Volonté de savoir*. Gallimard

Freud, S. (1996). *Trois essais sur théorie sexuelle (Folio Essais)*. Gallimard.

Janošová Pavlína. (2000). *Homosexualita v názorech současné společnosti*. Karolinum.

Landgráfová, Renata. Egypt: V říši zlaté bohyně: Homosexualita a bohové. *Týden HISTORIE: Erotika: Žhavé dějiny lásky*. 2020, 2020(2). 17-18.

Louis, É. (2016). *Histoire de la violence*. Éditions du Seuil.

Louis, É. (2018). *Qui a tué mon père*. Éditions du Seuil.

Louis, É. (2021). *Combats et métamorphoses d'une femme*. Éditions du Seuil.

Putna, M. C. (2012). *Křesťanství a homosexualita: pokusy o integraci*. Torst.

Spencer, C. (1998). *Histoire de l'homosexualité: De l'Antiquité à nos jours* (O. Sulmon, Trans.). Le Pré aux Clercs.

Titlbach, F. (2022). *Byli jsme tu vždycky*. N media.

Sitographie :

1969 Stonewall Riots - Origins, timeline & Leaders. (2017, mai 31). HISTORY. En ligne. <https://www.history.com/topics/gay-rights/the-stonewall-riots>, consulté le 2 septembre 2023.

Batchelor, K., Ramos, M., & Neiswander, S., 2018. *Opening Doors: Teaching LGBTQ-themed Young Adult Literature for an Inclusive Curriculum.* The Clearing House: A Journal of Educational Strategies, Issues and Ideas, 91, pp. 29 - 36. <https://doi.org/10.1080/00098655.2017.1366183>, consulté le 24 mars 2024.

Blanchard, S. (2023, October 23). *Panayotis Pascot, itinéraire à succès d'un garçon tourmenté.* Le Monde.fr. https://www.lemonde.fr/culture/article/2023/10/23/panayotis-pascot-itineraire-a-succes-d-un-garcon-tourmente_6196016_3246.html, consulté le 28 avril 2024.

Bouquerod, C. (2023, juillet 4). *La véritable histoire de la marche des fiertés - Sherpas.* Les Sherpas., En ligne. <https://sherpas.com/blog/marche-fiertes-gay-pride-histoire/>, consulté le 2 septembre 2023.

Contributeurs aux projets Wikimedia. (2024, avril 23). *Nina Bouraoui.* Wikipedia. En ligne. https://fr.wikipedia.org/wiki/Nina_Bouraoui, consulté le 6 mai 2024.

Contributeurs aux projets Wikimedia. (2024, février 7). *Didier Éribon.* Wikipedia. En ligne. https://fr.wikipedia.org/wiki/Didier_Eribon Consulté le 18 avril 2024.

Contributeurs aux projets Wikimedia. (2024, mai 1). *Édouard Louis.* Wikipedia. En ligne. https://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89douard_Louis, consulté le 3 mai 2024.

Contributeurs aux projets Wikimedia. (2024, mai 3). *Mariage homosexuel.* Wikipedia. En ligne. https://fr.wikipedia.org/wiki/Mariage_homosexuel, consulté le 4 mai 2024.

Contributeurs aux projets Wikimedia. (2024, mai 5). *Marie Cau.* Wikipedia. En ligne. https://fr.wikipedia.org/wiki/Marie_Cau, consulté le 6 mai 2024.

Contributeurs aux projets Wikimedia. (2024, mars 13). *Paul B. Preciado.* Wikipedia. En ligne. https://fr.wikipedia.org/wiki/Paul_B._Preciado, consulté le 20 avril 2024.

Contributeurs aux projets Wikimedia. (2023, novembre 24). *Anne F. Garréta.* Wikipedia. En ligne. https://fr.wikipedia.org/wiki/Anne_F._Garr%C3%A9ta, consulté le 6 mai 2024.

Définition des stéréotypes. (n.d.). Québec. En ligne. <https://www.quebec.ca/famille-et-soutien-aux-personnes/enfance/developpement-des-enfants/consequences-stereotypes-developpement/definition-stereotypes#> consulté le 12 mars 2024.

Didier Éribon. (2018, April 19). The Montgomery Fellows. En ligne. <https://montgomery.dartmouth.edu/didier-eribon> Consulté le 18 avril 2024.

Édouard Louis on Class, Violence, and Literature as a Space of Resistance. (2024, avril 5). Literary Hub. En ligne. <https://lithub.com/edouard-louis-on-class-violence-and-literature-as-a-space-of-resistance/>, consulté le 3 mai 2024.

Homosexuality and Psychology. (2023, août 31). En ligne. https://en.wikipedia.org/wiki/Homosexuality_and_psychology, consulté le 2 septembre 2023.

Nabili, I. (2023, June 3). *22% des Français de moins de 26 ans s'identifient comme LGBT+*. TF1 INFO. En ligne/ <https://www.tf1info.fr/societe/1-francais-sur-10-s-identifie-comme-lgbt-dont-22-des-moins-de-26-ans-2259193.html>, consulté le 2 septembre 2023.

Nadal, K. L. Y. (27 décembre 2021). *Why Representation Matters and Why It's Still Not Enough*. *Psychology Today*., <https://www.psychologytoday.com/us/blog/psychology-the-people/202112/why-representation-matters-and-why-it-s-still-not-enough>, consulté le 7 mars 2024.

Paris Ass Book Fair - Une foire de publications queers, artistiques, sans compromis. (n.d.). En ligne. <https://parisassbookfair.fr/>, consulté le 20 avril 2024.

Study shows Americans are becoming more understanding, accepting of LGBTQ community. (2022, février 17). [Video]. NBC News. <https://www.nbcnews.com/nbc-out/out-news/percentage-lgbtq-adults-us-doubled-decade-gallup-finds-rcna16556>, consulté le 2 septembre 2023.

The media is a mirror of society, and if that society is | Bartleby. (n.d.). En ligne. <https://www.bartleby.com/essay/The-Media-Is-A-Mirror-Of-Society-P3B2V639DEHW>, consulté le 28 avril 2024.

Wikimedia Foundation. (2024, March 6). *Panayotis Pascot*. Wikipedia. https://fr.wikipedia.org/wiki/Panayotis_Pascot, consulté le 28 avril 2024

What's The Real Meaning of Pride and Why do LGBTQ+ Events Matter? (n.d.). Routledge. En ligne. <https://www.routledge.com/blog/article/what-is-the-real-meaning-of-pride>, consulté le 1 mai 2024.

Where we are on TV report 2022–2023. (mars 2023). GLAAD. En ligne. / <https://glaad.org/whereweareontv22/> consulté le 24 mars 2024.

Annotations

Prénom et nom :	Dominik Nagy
Faculté et département :	Faculté des Lettres, département des études romanes
Titre du mémoire de master :	Écrire son homosexualité : les thèmes dans les autofictions et les récits autobiographiques des auteurs contemporains
Directeur de recherche :	Mgr. Jan Zatloukal, Ph.D.
Nombre de caractères :	146 821
Nombre de pages :	64
Nombre de sources :	42
Mots-clés :	homosexualité, Didier Éribon, Édouard Louis, Panayotis Pascot, autofiction, textes autobiographiques, identité, thèmes, littérature LGBT, littérature contemporaine

Résumé :

Cet article analyse les sujets dont écrivent les auteurs homosexuels contemporains en France. Il s'agit donc de réfléchir à la manière dont les textes de Didier Éribon, d'Édouard Louis et de Panayotis Pascot mettent en scène le niveau très personnel de la question de l'identité homosexuelle et, en même temps, un niveau absolument universel. L'étude vise donc à déterminer comment ces histoires s'intègrent dans les récits plus larges des expériences et des politiques de l'identité LGBT dans les médias contemporains. Les documents examinés ici servent de passerelle pour voir comment la société perçoit l'homosexualité et comment les homosexuels se perçoivent eux-mêmes.

Annotations

Name and surname:	Dominik Nagy
Faculty and department:	Faculty of Arts, department of roman studies
Title of bachelor's thesis:	Writing One's Homosexuality: Themes in Autofiction and Autobiographical Narrative by Contemporary Authors
Leader of bachelor's thesis:	Mgr. Jan Zatloukal, Ph.D.
Number of characters:	146 821
Number of pages:	64
Number of information sources:	42
Keywords:	homosexuality, Didier Éribon, Édouard Louis, Panayotis Pascot, autofiction, textes autobiographical texts, identity, themes, LGBT literature, contemporary literature

Summary:

This article examines the topics contemporary gay authors in France write about. It aims to reflect on how the works of Didier Éribon, Édouard Louis, and Panayotis Pascot depict the deeply personal aspects of homosexual identity while also addressing a completely universal level. The study thus seeks to determine how these stories fit into the broader narratives of LGBT identity experiences and politics in contemporary media. The documents analyzed here serve as a bridge to see how society perceives homosexuality and how gay individuals perceive themselves.

UNIVERZITA PALACKÉHO V OLMOUCI
Filozofická fakulta
Akademický rok: 2022/2023

Studijní program: Francouzská filologie (maior), Italská
a italská kultura (minor)
Forma studia: Prezenční
Specializace/kombinace: Francouzská filologie / Italská
a italská kultura (FFma-ITmi)

Specializace v rámci které má být VŠKP vypracována: Francouzská filologie maior

Podklad pro zadání DIPLOMOVÉ práce studenta

Jméno a příjmení: **Dominik NAGY**
Osobní číslo: **F221053**
Adresa: **Bravantice 270, Bravantice, 74281 Bravantice, Česká republika**
Téma práce: **Écrire son homosexualité : les themes dans les autofictions et les récits autobiographiques des auteurs contemporains**
Téma práce anglicky: **Writing One's Homosexuality: Themes in Autofiction and Autobiographical Narrative by Contemporary Authors**
Jazyk práce: **Francouzština**
Vedoucí práce: **Mgr. Jan Zatloukal, Ph.D.**
Katedra romanistiky – francouzština

Zásady pro vypracování:

Depuis meme pas un siecle, les auteurs peuvent librement exprimer leur identité sexuelle dans la littérature, mais aussi dans d'autres médias. Dans cet écrit, j'aimerais brièvement faire le point sur la condition actuelle des identités sexuelles en France et dans le monde, leurs expressions dans la littérature (et les arts) avec une courte comparaison avec la littérature queer anglosaxone. Mais l'attention sera essentiellement portée sur l'oeuvre des écrivains contemporains qui écrivent sur leur identité sexuelle, que ce soit sous forme d'un roman, d'un essai ou d'un récit. J'essaierai d'analyser la façon dont ils s'expriment, pourquoi ils ont choisi comme mode d'expression la littérature, et quelle peut être la relation entre leur identité sexuelle et leur oeuvre.

Seznam doporučené literatury:

Eribon, D., & Louis, É. (2018). *Retour a Reims*. Flammarion.
Louis, É. (2014). *En finir avec Eddy Bellegueule: roman*. Éditions du Seuil.
Pascot, P. (2023). *La prochaine fois que tu mangeras la poussiere*. Éditions Stock.
Louis, É. (2016). *Histoire de la violence*. Éditions du Seuil.
Cau, M. (2022). *Madame le maire: liberté, égalité, transidentité: récit*. Fayard.
Coffin, A. (2022). *Le génie lesbien*. Librairie générale française.
Fernandez, D. (1989). *Le Rapt de Ganymede*. Grasset.
Fernandez, D. (2005). *L'Amour qui ose dire son nom: Art et Homosexualité*. Stock.
Fernandez, D. (2015). *Amants d'Apollon : L'homosexualité dans la culture*. Grasset.
Eribon, D. (2012). *Rélexions sur la question gay*. Flammarion.
Putna, M. C. (2012). *Křesťanství a homosexualita: pokusy o integraci*. Torst.
Janošová, P. (2000). *Homosexualita v názorech současné společnosti*. Karolinum.
Foucault, M. (1994). *Histoire de la sexualité 1 : La Volonté de savoir*. Gallimard.
Foucault, M. (1997). *Histoire de la sexualité 2. L'usage des plaisirs*. Gallimard.
Foucault, M. (1997). *Histoire de la sexualité 3. Le Souci de soi*. Gallimard.